

EXEMPLES DE THÉRAPIE TRANSGÉNÉRATIONNELLE

savoir d'où l'on vient
pour savoir où l'on va

Thierry Gaillard
Elisabeth Darchis
Salomon Sellam
Juliette Allais
Frédéric Godart
Florentina Keller
Pierre Ramaut

Exemples de thérapie transgénérationnelle

*Savoir d'où l'on vient pour savoir où l'on
va*

Thierry Gaillard
Salomon Sellam
Ellisabeth Darchis
Juliette Allais
Frédéric Godart
Florentina Keller
Pierre Ramaut

Génésis Éditions



GENESIS
Editions

Copyright © 2020 Génésis  ditions /Le visible et l'invisible Sarl

GÉNÉSIS  ditions

18, rue De-Candolle, 1205 Genève, Suisse

www.genesis-editions.com

2020, 1 re édition numérique

  2020, Le visible et l'invisible SARL.

Tous droits réservés.

ISBN : 978-2-940540-30-3

Contents

[Title Page](#)

[Copyright](#)

[Préface](#)

[Introduction](#)

[Sellam Salomon](#)

[I. Le transgénérationnel dans les maladies pulmonaires.](#)

[Frédéric Godart](#)

[II. De la corde au lien : dépendre ou non du passé...](#)

[Florentina Keller](#)

[III. "Le couple, un piège mortel ! "](#)

[Thierry Gaillard](#)

[IV. « Je suis la mère de ma mère »](#)

[Elisabeth Darchis](#)

[V. Le transgénérationnel dans le déni de grossesse](#)

[Juliette Allais](#)

[VI. Émerger de sa famille :transgénérationnel et individuation](#)

[Pierre Ramaut](#)

[VII. Thémis et la justice immanente de la famille Martin](#)

[Complément : tranche de vie](#)

[About The Author](#)

EXEMPLES DE THÉRAPIE TRANSGÉNÉRATIONNELLE

**savoir d'où l'on vient
pour savoir où l'on va**

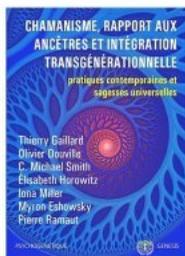
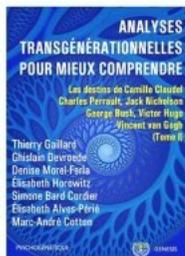
Thierry Gaillard
Elisabeth Darchis
Salomon Sellam
Juliette Allais
Frédéric Godart
Florentina Keller
Pierre Ramaut

PSYCHOGENETIQUE

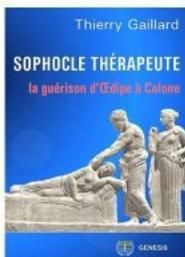
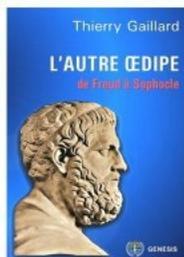
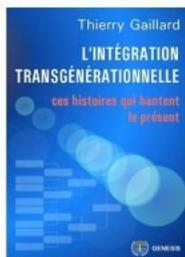
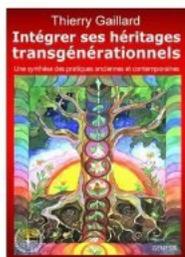


GENESIS

COLLECTION PSYCHOGÉNÉTIQUE



AUTRES OUVRAGES PARUS CHEZ GÉNÉSIS ÉDITIONS



WWW.GENESIS-EDITIONS.COM

Préface

Je souhaite exprimer ma reconnaissance à toutes les personnes, clients (es) et patients (es), collègues et lecteurs (trices), sans qui ce livre n'existerait pas. Surtout je remercie les co-auteurs de cet ouvrage qui ont mesuré le bien-fondé d'une présentation multidisciplinaire du « transgénérationnel » et qui auront décidé d'apporter leur pierre à l'édifice^[1].

Dans un paysage professionnel traditionnellement cloisonné, cet ouvrage collectif et multidisciplinaire se profile comme une précieuse exception. Même si certaines écoles font l'éloge de « la différence », en référence à la richesse qu'elle pourrait produire, il faut bien reconnaître que sa mise en pratique reste le plus souvent hypothétique. En proposant cet ouvrage multidisciplinaire, j'avais demandé aux auteurs de privilégier la présentation d'un exemple de thérapie et de réduire autant que possible les considérations théoriques. Un tel exercice n'est pas habituel et c'est très sincèrement que je remercie les co-auteurs de ce livre de s'y être prêtés.

Thierry Gaillard, mai 2020

Introduction

Thierry Gaillard

À notre naissance, chacun de nous rencontre un monde bien particulier, avec ses caractéristiques du moment, matérielles, psychologiques, familiales et culturelles. À cet instant, nous nous inscrivons dans une histoire commencée longtemps avant nous et qui se poursuivra bien au-delà de notre propre vie.

Comme le dit un proverbe chinois, « une génération plante des arbres à l'ombre desquels une autre génération se repose ». Mais si nos ancêtres nous transmettent le bénéfice de leurs efforts, ils nous laissent également le soin d'achever les tâches qu'ils n'auront pas terminées ainsi que les problèmes qu'ils n'auront pas résolus. Nous recevons en effet aussi l'envers de la médaille, un lot d'histoires inachevées et de vécus non intégrés susceptibles de conditionner nos propres destinées. Et, à moins d'être les enfants d'une lignée de parents parfaits, épanouis sur tous les plans, et dans une société qui ne serait pas moins parfaite, nous héritons tous, à la naissance, des histoires non terminées que nos aïeux auront refoulées, déniées, ou encore oubliées. Les analyses transgénérationnelles portent sur ces héritages, conscients et inconscients, pour les intégrer et en tirer le meilleur parti.

L'émergence du « transgénérationnel » dans divers courants thérapeutiques contemporains, ainsi qu'en épigénétique, laisse entendre qu'il existe un dénominateur commun indépendant de ce qui différencie ces disciplines. Or les phénomènes transgénérationnels et leurs lois étaient déjà connus dans l'Antiquité et nous en avons de nombreux témoignages historiques. La mise en évidence du transgénérationnel n'est donc pas une découverte contemporaine. Il s'agit plutôt d'une redécouverte que d'une avancée inédite à mettre au crédit des sciences modernes. Le « transgénérationnel » n'est pas une de ces nouveautés qui ne dure que le temps d'une mode et dont on pourrait faire l'économie. Cette fois il s'agit d'autre chose, appelée à s'approfondir, permettant de

résoudre quantité de difficultés dont les causes étaient jusqu'ici incomprises.

L'héritage des Anciens

Pour nous approcher d'un dénominateur commun, et donc de l'essentiel, il est utile d'élargir nos références et d'avoir une perspective multidisciplinaire. Derrière les différences qui caractérisent les écoles thérapeutiques nous retrouvons des connaissances ancestrales communes. Que pourraient-elles nous apprendre qui nous éviterait de tout devoir recommencer ? Nos ancêtres ne nous ont-ils pas laissé des enseignements que nous pourrions nous réapproprier ? La psychothérapie et la psychologie (dont l'étymologie signifie « science de l'âme »), seraient-elles les seules disciplines qui n'auraient presque plus de liens explicites avec les sagesses anciennes et les savoirs traditionnels ? Il serait peut-être temps de reconsidérer cet héritage à sa juste valeur. Face aux milliers d'années d'histoire des mathématiques, de l'astronomie, de la physique, de la médecine, de la philosophie, peut-on vraiment limiter la psychologie à son petit siècle d'existence académique et « scientifique » ? Au-delà des résistances de l'égo, l'expérience thérapeutique, l'interprétation de l'inconscient, la mythanalyse, la Daseinanalyse et les analyses transgénérationnelles, nous invitent à renouer avec l'histoire oubliée d'une science de la psyché qui remonte à la nuit des temps.

Pour introduire cet ouvrage collectif multidisciplinaire, quoi de plus indiqué que de rappeler ces anciennes références (traditionnelles). Le recul qu'offre la perspective historique nous ouvre l'horizon pour mieux apprécier la diversité des langages qui se réfèrent au transgénérationnel. Au-delà des différences dans les approches contemporaines, ces références ancestrales proposent encore d'autres discours et d'autres manières de distinguer la forme du fond. Elles nous aident à comprendre les phénomènes transgénérationnels, leurs importances et les règles auxquelles ils obéissent.

Déjà les premières traditions chamaniques sacralisaient le rapport aux origines, aux forces de la nature, et cultivaient la filiation

clanique et le rapport aux ancêtres. Dans la Bible nous trouvons de nombreux passages qui mentionnent la transmission d'héritages transgénérationnels. Dans le livre de Job (8.8) l'on peut lire : « Interroge ceux des générations passées, sois attentif à l'expérience de leurs pères. Car nous sommes d'hier, et nous ne savons rien. » Une métaphore connue évoque cette loi de la vie selon laquelle les enfants héritent des conséquences des actions de leurs parents : « les pères ont mangé des raisins verts et les dents des fils en ont été agacées ». Dans l'*Illiade* de Homère nous trouvons aussi des références à ces héritages transgénérationnels qui semblaient être bien présents dans la conscience collective. Et par exemple, les anciens Grecs parlaient d'une *até* pour désigner la malédiction qui frappe les héritiers dont les aïeux se seraient mal conduits.

D'anciennes traditions égyptiennes et des textes sacrés font référence à ces lois portant sur les transmissions transgénérationnelles, et, plus généralement, sur l'importance des liens de filiation aux aïeux et aux lieux d'origine. À l'époque, chaque personne était référée à sa filiation et à ses ancêtres dont l'histoire permettait d'identifier la lignée, la ville ou la région d'origine. Cette mémoire avait une fonction préventive pour les nouvelles générations, conscientes de leurs héritages. Celui qui a fait siennes ses origines, qui connaît l'histoire de ses ancêtres, pose sur le monde un regard plus lucide

Le rapport aux origines

Dans l'antiquité la connaissance de soi était indissociable de la connaissance de ses origines, jusqu'à remonter vers une source de vie originelle, celle divine ou celle du « Big Bang » comme le diraient les scientifiques d'aujourd'hui. N'oublions pas que si nous sommes les enfants de nos parents, et qu'eux-mêmes furent les enfants de leurs parents, nous sommes surtout, et avant tout, les enfants de la vie elle-même - quel que soit le langage employé pour en rendre compte, scientifique, spirituel ou encore mythologique avec ses références au Ciel-Père et à la Terre-Mère. En intégrant nos héritages transgénérationnels nous nous rapprochons de nos origines, c'est-à-dire des forces vitales qui s'en dégagent. Dans une telle perspective, de « reconnexion » avec ces forces de vie originaires

(auxquelles le chamanisme d'aujourd'hui continue à se référer), le travail d'intégration transgénérationnelle apparaît aussi comme un développement personnel, en tant que soi authentique, ou, autrement dit, en tant que sujet pour reprendre un terme consacré en psychanalyse.

De manière générale le « transgénérationnel » invite les thérapeutes contemporains à prendre de la hauteur face à la course en avant qui caractérise notre société. Du reste, ce n'est pas en nous éloignant de nos origines, voir en nous coupant d'elles, que nous pouvons véritablement progresser. Quel arbre pourrait survivre si on le coupait de ses racines ? Quelle rivière pourrait continuer à couler si on la privait de sa source ? Ce n'est pas parce qu'une partie d'une racine pose un problème qu'il faut pour autant couper toute la racine. Au contraire, pour rétablir le lien avec la partie saine plus profonde de la racine, vers ses origines, il s'agit de soigner l'endroit meurtri - lequel ne manque pas de se manifester dans notre présent. Au lieu d'essayer de se couper d'un soi-disant passé (qui n'en restera pas moins présent de manière inconsciente s'il n'est pas intégré), la perspective transgénérationnelle propose d'intégrer les événements et les vécus laissés pour compte qui continuent à hanter notre présent. Il faut alors réapprendre à parler des choses difficiles et commencer à y penser véritablement jusqu'à en épuiser les significations et les faire entrer dans l'histoire. Car précisément, le meilleur moyen de se libérer du passé c'est d'en parler, de trouver les mots qui expriment avec le plus de vérité ce qui autrement reste bloqué dans des émotions, dans des somatisations ou dans des situations qui se répètent. Il s'agit d'extraire de la matière ces histoires compulsives, de les réécrire à un autre niveau, plus symbolique, propre au langage, aux arts et aux activités créatrices. Reprendre le fil de ces histoires qui hantent le présent, c'est aussi humaniser son rapport au monde pour lui rendre toute sa saveur. Le rôle du thérapeute est d'offrir une écoute et un cadre minimum pour que ce travail puisse se faire.

Transgénérationnel versus intergénérationnel

Les histoires de nos aïeux se transmettent à travers les générations de différentes manières. Lorsqu'il s'agit de vécus non intégrés, qui

ne sont pas transmis de manière symbolique, ou verbale, la nouvelle génération en héritera à ses dépens. Inconsciemment, celle-ci revivra ses héritages transgénérationnels à travers ses propres symptômes, et/ou dans des situations qui se répètent, sans parvenir à les contrôler. Autrement dit, elle sera aliénée^[2] par son bagage transgénérationnel, par ce qui n'est pas entré dans l'histoire et qui reste présent derrière les apparences. Cependant, chacun peut assimiler, à sa manière, ce dont il hérite à la naissance. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre la fameuse expression de Goethe, « ce que tu as hérité de tes ancêtres, acquiers-le pour le posséder ». À juste titre, Goethe sous-entend que nous sommes possédés par nos héritages transgénérationnels si nous ne les intégrons pas nous-même.

Comme dans les anciennes traditions, lorsque les héritages sont assumés par une parole, la transmission de l'histoire familiale est un gage de bonne fortune pour les nouvelles générations. La littérature spécialisée parle alors d'une transmission *intergénérationnelle*. André Gide rend compte de ce genre de transmission au début de son œuvre sur *Thésée* : « C'est pour mon fils Hippolyte que je souhaitais raconter ma vie, afin de l'en instruire. »^[3] Nous savons l'importance des cérémonies, des rites de passage et des commémorations dans l'Antiquité pour transmettre la mémoire de l'histoire de façon positive et symbolique. Cultiver la mémoire des anciens et leurs histoires permet de garder vivantes les racines qui nourrissent les nouvelles générations.

Le déclin de nos capacités à symboliser nos vécus correspond en partie au passage du *mythos* au *logos* au début de notre civilisation moderne (lors de la révolution athénienne, quatre siècles avant J.-C.) À cette époque, le développement des sciences et de la philosophie rationnelle s'était fait au détriment des anciennes traditions^[4]. Pourtant celles-ci savaient écrire l'histoire dans un registre symbolique, poétique, mythologique et artistique. De manière générale, en se rationalisant et en devenant plus scientifique, notre civilisation aura aussi sous-estimé la mémoire des Anciens pour se tourner vers l'avenir et peut-être aussi fuir le présent.

Parce qu'elle propose de revenir à soi-même, de faire la part de ce qui appartient aux ancêtres (et donc à l'histoire) de ce qui relève du présent, la perspective transgénérationnelle renvoie à la question de la connaissance de soi. Derrière le terme trop réducteur de

« transgénérationnel » se trouve un vaste champ d'intérêts orienté vers la connaissance de soi. Car il s'agit aussi de retourner vers « soi-même », cette partie saine en soi à laquelle les anciens sages Grecs comme Héraclite faisaient référence.

Mieux se connaître

Ce n'est pas un hasard si les pionniers du transgénérationnel, Nicolas Abraham et Maria Torok, avaient une double formation de psychanalyste et de phénoménologue^[5]. Si le « transgénérationnel » nous invite à démasquer le passé qui hante le présent c'est en effet pour mieux retourner vers soi-même, dans l'instant présent. Car il ne s'agit pas de retourner dans le passé comme d'aucuns pourraient le penser. Il s'agit plutôt de déchiffrer dans le présent, dans le vécu actuel, dans les symptômes notamment, l'histoire qui n'est pas passée et qui, derrière les apparences, est restée présente. Un tel repérage réclame une lecture symbolique de la situation, une capacité à interpréter les apparences. Ce travail d'interprétation, ou herméneutique, opère sur le plan thérapeutique lorsqu'il fait sens, lorsqu'il parle au cœur du sujet.

Avec la conscience que les histoires non terminées par nos aïeux se rejouent dans nos propres vies et qu'il nous faut apprendre à les intégrer pour nous en libérer, la perspective transgénérationnelle s'inscrit dans la continuité des anciennes sagesse. La tradition Ophique par exemple exhortait ses disciples à se purifier de leurs impuretés et dans le célèbre *Corpus Hermeticum* il est question de ces « tuniques » qui chargent nos âmes et dont il faut se défaire pour grandir. Les héritages transgénérationnels font partie de ces « impuretés », « tuniques » ou névroses, dont il s'agit de s'émanciper pour retrouver la santé et pour son propre développement personnel.

Les grands esprits, et en particulier les tragédiens de l'antiquité, traitaient ces thématiques dans leurs œuvres. Comme je l'explique dans mes livres, le *mythe d'Œdipe* de Sophocle est un parfait modèle d'aliénation transgénérationnelle et de guérison. Dans sa dernière pièce, *Œdipe à Colone*, le génial tragédien nous explique comment, après avoir découvert la véritable identité de ses parents (et donc sa

filiation et ses origines), la crise cathartique qu'Œdipe traverse va lui permettre de renaître et de se développer en tant que lui-même (ou sujet) jusqu'à devenir un héros garant de la prospérité d'Athènes. Toutes proportions gardées, ce modèle universel^[6] illustre parfaitement le fonctionnement des phénomènes transgénérationnels que nous redécouvrons aujourd'hui.

Sans nécessairement prétendre à des aboutissements héroïques ou à des accomplissements spirituels, le travail d'intégration transgénérationnelle n'en va pas moins dans le sens d'une meilleure connaissance de soi et des autres (notamment de ses parents). Ces résultats ouvrent les portes à d'autres approfondissements, vers un développement personnel plus conséquent.

De la liberté de parole

Comme nous le verrons dans les exemples présentés dans cet ouvrage, la prise en compte de la dimension transgénérationnelle permet de dénouer des situations qui sinon sembleraient inextricables. En consultation, il est frappant d'observer le soulagement presque immédiat qu'éprouvent nos clients lorsqu'ils sont invités à penser et à parler de leurs difficultés dans une perspective transgénérationnelle. Tout un pan psychique constitué de culpabilités, de motivations artificielles, égocentriques, de morales et d'obligations, tout un registre normatif, ou « surmoïque », tombe face à l'ouverture qu'offre la perspective transgénérationnelle. À la place, une certaine curiosité, un esprit de recherche semble s'épanouir.

En invitant nos clients à élargir leurs analyses pour prendre en compte l'histoire de famille, nous franchissons certaines barrières psychologiques. D'entrée de jeu nous transgressons ces (mauvaises) habitudes qui jusqu'ici interdisaient de questionner et de clarifier certains points obscurs au sein d'une famille. Plus ou moins conscientes, ce sont ces résistances qui nourrissent les aliénations transgénérationnelles en même temps qu'elles témoignent de leur présence. Au fil des générations celles-ci peuvent s'amplifier et produire des tabous, rayer du vocabulaire certains mots. Comme le dit l'adage populaire : « dans la maison du pendu, on ne parle pas de corde ». Inhibée, lourde, l'histoire de famille semble alors perdre de

son intérêt (tout est fait pour...), et les choses se figent jusqu'à produire de nouveaux symptômes qui vont accaparer l'attention. Devant cette nouvelle urgence il pourrait sembler inapproprié de revenir sur le « passé », de prendre en compte la dimension transgénérationnelle et le recul qu'elle offre. Il vaut pourtant mieux traiter le mal à la racine et cesser de se leurrer en multipliant les pansements superficiels. Par exemple, il est important de repérer la présence de deuils non faits dans l'histoire d'une famille lorsqu'un de ses membres présente des tendances suicidaires.

Les exemples de thérapies présentés dans cet ouvrage illustrent les divers bénéfices d'une prise en compte du transgénérationnel. Selon les thérapeutes et les pratiques, les buts et les résultats diffèrent. Mais à chaque fois, l'émancipation d'une aliénation s'accompagne d'un progrès dans la connaissance de soi et des autres. La charge d'un héritage est levée parce que rendue consciente, un symptôme est soulagé qui était causé par un héritage transgénérationnel inconscient. Nous observons alors comment des histoires difficiles, non intégrées, parfois prisonnières dans des non-dits ou des secrets, deviennent elles-mêmes les clefs permettant d'ouvrir de nouvelles portes.

Sellam Salomon



Salomon Sellam commence sa carrière comme médecin généraliste. Il obtient ensuite de l'Université de Montpellier un diplôme de psychothérapeute à médiation corporelle et d'inspiration psychanalytique et il se forme en psychanalyse. En 2000, il crée l'« analyse psychosomatique » en publiant son premier livre *Origines et prévention des maladies*. Ce premier best-seller est suivi par de nombreux autres ouvrages (voir la liste de ses livres dans la bibliographie). Il travaille au sein d'un Institut de Psychosomatique Clinique à Saint André de Sangonis où il donne des consultations individuelles et de groupe, des formations tout public ainsi que pour les professionnels. Il poursuit une importante œuvre écrite et anime des conférences en France et à l'étranger.

Son site Internet : www.salomon-sellam.com

I. Le transgénérationnel dans les maladies pulmonaires.

Dr Salomon Sellam.[\[7\]](#)

La clinique psychosomatique des maladies pulmonaires permet de mettre en évidence l'importance de l'influence d'un héritage familial inconscient sur ce type particulier de pathologies, surtout pour la bronchite chronique, l'asthme, la dilatation des bronches, l'emphysème ou l'apnée du sommeil, entre autres. Pour l'illustrer le plus simplement du monde, je parle de cascade psychosomatique.

1. La cascade psychosomatique

La notion de cascade psychosomatique sur quatre niveaux s'est forgée grâce à la pratique quotidienne et a pris progressivement sa place au sein de la théorie générale de la psychosomatique. Valable pour toutes les maladies en général, elle s'avère être particulièrement à l'œuvre dans les pathologies pulmonaires. Remontons donc le temps et arrêtons-nous à chacun des quatre étages de cette cascade illustrée par le schéma suivant.

- 1) Drame transgénérationnel : "Mémoire de poumon"
- ↓
- 2) Projet Sens Gestationnel
- ↓
- 3) Affinité conflictuelle
- ↓
- 4) Déclenchement de la maladie

1.1. L'étage transgénérationnel

En tout premier lieu, nous recherchons un ou plusieurs événements — ou situations qualifiées de dramatiques — survenus dans le passé familial, centrés autour des voies aériennes en général et des poumons en particulier. Nous rencontrons presque systématiquement des vécus significatifs comme un suicide par pendaison, une asphyxie, un incendie, une noyade, un décès par ensevelissement ou par inhalation de gaz toxique, travail dans les mines, silicose, un cordon ombilical autour du cou, un étranglement, une strangulation, entre autres.

Le symptôme transgénérationnel pourra également se manifester au premier plan comme une ambiance toxique, un manque d'air ou d'espace vital et une sensation d'étouffement au sein d'une famille, d'un couple ou d'une entreprise par exemple.

Comme les deux exemples qui suivent vont l'illustrer, à chaque fois, se forme une sorte de mémoire conflictuelle pouvant être résumée en une phrase et transmise de génération en génération plus ou moins consciemment. C'est, dans notre jargon, la constitution d'une **mémoire conflictuelle de poumon**. Cette dernière, toujours active à une certaine proportion et souvent inconsciente, ne cherchera qu'à se décharger, qu'à être réparée et seuls les descendants pourront le faire. C'est la fameuse *Fidélité Familiale Invisible* à laquelle nous sommes toutes et tous liés.

1.2. L'étage du Projet Sens Gestationnel

Une manière courante de *réparer* un tel drame afin de diminuer la trop grande charge émotionnelle familiale ancestrale, consiste à déléguer la tâche à quelqu'un d'autre, spécifiquement et inconsciemment prévu pour cela. Ainsi, programmerait-on sans le savoir la venue d'un enfant qui serait chargé de gérer cette mémoire. C'est la définition même du *Projet Sens Gestationnel*.

Très schématiquement, cet enfant *aurait le choix* (!) entre plusieurs directions générales, toutes en rapport étroit avec la mémoire de départ, réellement ou symboliquement.

- La première serait la plus simple car lui-même, l'enfant, ne servirait que d'intermédiaire et repasserait la mémoire à l'un de ses enfants.

- La seconde lui ferait visiter les institutions psychiatriques.

- La troisième se traduirait par un comportement plus ou moins problématique lui ouvrant la porte d'un cabinet de psychologie.

- La quatrième lui donnerait droit à un abonnement dans un service de santé publique.

- Les autres, enfin, se matérialiseraient par un métier précis, un hobby, une activité sportive ou autres sublimations sans oublier les mariages et autres rencontres amoureuses ou amicales. Et, oui ! L'héritier peut également réparer un drame par l'intermédiaire de sa partenaire ou de ses amis. Mais comment va-t-il s'y prendre pour réaliser son projet ou pour arriver au déclenchement de la pathologie ?

1. 3. L'étage de l'affinité conflictuelle

Il s'agit là d'une sorte de *préchauffage*, comme si l'enfant était déjà imbibé de la problématique dès sa naissance. Il serait ainsi inconsciemment attiré par des situations ou autres activités où il aurait le loisir de décharger le trop-plein de l'inconscient transgénérationnel. Le meilleur exemple consiste à exercer un métier ou un passe-temps très spécifique en rapport avec la problématique.

Ainsi, cet homme d'une cinquantaine d'années est devenu un spécialiste de la guerre 14-18. Il connaît toute l'histoire de la Grande Guerre dans le moindre détail et collectionne les livres, les armes, les masques à gaz, etc. Il ne savait pas consciemment que cet intérêt

immodéré pour ce sujet était en rapport étroit avec sa propre histoire familiale. Après investigation, nous découvrirons en effet qu'il est en lien transgénérationnel avec son grand-père maternel auquel il est relié par sa date de naissance et par son second prénom. Cet aïeul est décédé des suites d'une grave blessure lorsqu'il était dans les tranchées.

C'était le drame de la famille. Même aujourd'hui, on en parle encore et on ne rate pas une seule fois les commémorations et les anniversaires.

Cette affinité particulière lui permettait de soulager le clan et surtout de soulager sa propre charge inconsciente, héritée bien après ce drame.

Dans cet exemple, il ne viendrait à personne l'idée de l'existence d'une certaine affinité qualifiée de conflictuelle car sa passion, parfaitement suffisante pour endiguer la mémoire, est parfaitement admise par tout le monde et son entourage en particulier. Par contre, une autre personne sera inconsciemment plus attirée, dans sa vie quotidienne, vers des situations précises et généralement problématiques, dont la teneur est en étroit rapport avec cette mémoire. Ici, nous pourrions ainsi la qualifier de conflictuelle. En reprenant la thématique de la jarre psychosomatique, à chaque fois, une petite quantité de fluide conflictuel s'infiltrait et, au bout d'un certain nombre d'épisodes de même acabit, les seuils personnels sont dépassés et des symptômes se manifestent.

Nous avons donc à mettre en évidence une véritable **structure mentale de fonctionnement**, un réel **scénario de vie**, une **manière de fonctionner**, de réfléchir et d'appréhender les événements de la vie quotidienne. Cette manière de voir amplifie les moyens thérapeutiques au niveau psychique car l'amélioration et la guérison passent par un aménagement de la structure de fonctionnement et non pas par un changement radical de structure de fonctionnement, impossible à mettre en œuvre dans la majeure partie des cas.

1. 4. L'étage du déclenchement de la maladie

Il ne représente que l'ultime aboutissement de la dynamique générale de la maladie. Nous noterons ici, le fameux *syndrome d'anniversaire*. Par extension, pour une pathologie du larynx, nous utiliserons exactement cette même cascade en modifiant uniquement

le premier élément ***Drame transgénérationnel, Mémoire de cou.***

Remarque : cette cascade théorique peut être complétée avec les quatre niveaux recherchés et trouvés en analysant l'histoire familiale. Malheureusement, ce n'est pas toujours le cas. Néanmoins, nous nous en inspirerons à chaque fois et nous aurons le loisir de ne retrouver que quelques niveaux, notamment celui du *Transgénérationnel* et celui du *Projet Sens Gestationnel*.

2. Deux exemples de thérapie

Pour illustrer l'influence du transgénérationnel dans les maladies pulmonaires, voici deux exemples de thérapie. Le premier concerne une femme qui souffre depuis plus de cinquante-neuf années d'un essoufflement récurrent et inexpliqué. Le deuxième exemple nous amènera à découvrir l'histoire familiale d'une petite fille asthmatique depuis sa naissance.

Madame Essoufflement

Cette femme de soixante-sept ans m'a été envoyée par l'une de ses amies intimes et collègues de travail de très longue date - trente ans dans l'Education Nationale - ayant bénéficié des bienfaits de la Psychosomatique Clinique. « Vas-y, c'est super, cela a superbement marché pour mes douleurs articulaires. Tu viens avec ton cerveau et ton arbre généalogique », lui avait-elle dit.

« Mon histoire est à la fois simple et complexe. Simple car je ne souffre que d'un seul symptôme et complexe car personne n'a réussi à me soigner correctement depuis l'âge de huit ans. Si vous faites le calcul, cela fait cinquante-neuf ans que je souffre d'essoufflement. J'étais à l'école primaire lorsque j'ai commencé à m'en plaindre à ma mère en premier. Notre institutrice qu'elle connaissait très bien d'ailleurs me grondait à chaque fois lors du cours de gymnastique. À cette époque, cette discipline ne comportait que quelques sports comme la course, le saut en hauteur et la gymnastique corporelle en dehors de quelques sports collectifs. Je m'en souviens très bien, c'était en début d'année scolaire et nous devions faire cinq tours de stade pour commencer. Au bout de 100 mètres, je ne pouvais plus courir car je n'arrivais pas à bien respirer. Au début, on avait cru à

une sorte d'asthme mais le médecin consulté n'avait conclu à rien du tout. Il n'y eut rien d'anormal et il suggéra plutôt une simulation de ma part pour ne pas courir. Perplexes, mes parents décidèrent d'attendre un peu avant de le suivre dans cette réflexion. De mon côté, je n'avais de cesse de vouloir prouver ma bonne foi en me forçant lors des autres cours mais rien n'y fit, je me sentais obligée d'arrêter régulièrement de courir afin de reprendre mon souffle. De ce fait, j'étais toujours la dernière dans cette discipline alors que je réussissais parfaitement au grimper à la corde ! Personne ne comprenait. Mes parents allèrent demander l'avis du professeur à l'hôpital voisin. La radio pulmonaire ne donnait rien de spécial et, lui-aussi, ne comprenait pas trop à propos de l'origine de cet essoufflement inexplicable et durablement installé dans ma cage thoracique. Je vous passe les détails sur son évolution mais j'en ai toujours souffert, jusqu'à aujourd'hui même après avoir passé des radios plus poussées, goûté au scanner, aux appareils de mesure ou autres épreuves respiratoires plus ou moins spécialisées. J'ai été traitée pour asthme, bronchite chronique, pour insuffisance respiratoire, etc. Je connais les services pneumologiques de nombreux hôpitaux à travers la France et le diagnostic est toujours le même : pseudo-asthme, insuffisance respiratoire modérée ou essoufflement idiopathique, c'est-à-dire d'origine inconnue ! J'ai appris à faire avec et j'adapte mes mouvements et mes efforts quotidiens mais j'aimerais bien souffler correctement un jour. »

Tout d'abord, remercions les confrères pour deux raisons. La première : ils ont parfaitement effectué leur travail d'investigation même s'ils n'ont pas pu poser de diagnostic précis donc institué un traitement ciblé. La seconde : découlant directement de la première, ils m'autorisent ainsi, sans perte de temps à explorer d'autres pistes, plus subtiles, plus psychosomatiques. Comme il a été clairement formulé ci-dessus, le premier des dossiers à ouvrir est celui relatant l'histoire familiale sur plusieurs générations. L'analyse de son arbre généalogique a mis très rapidement en évidence trois liens spécifiques entre cette patiente et son grand-père paternel Auguste, né le 12 avril 1882 : son second prénom - Augustine -, sa date de naissance - 15 avril 1935 et sa pathologie - essoufflement. Elle ne l'a jamais connu pour une raison simple : il est trop tôt décédé, **gazé** dans les tranchées de la guerre 14-18. « Parlez-moi de ce grand-père si vous le voulez bien », lui dis-je.

Une vive émotion a parcouru son visage. Quelques larmes coulent. « Je ne sais pas ce qui se passe en moi mais j'ai l'impression d'avoir compris pourquoi je suis essoufflée. Mon père me parlait souvent du sien injustement disparu. Il me décrivait notamment son courage, sa vaillance et les souffrances dans lesquelles il est parti. Il me montrait régulièrement la dernière photographie où il posait, fier, avec ses collègues de régiment aux premiers jours de la guerre. Je savais que j'avais un lien avec lui mais vous me le prouvez avec mon second prénom et surtout notre date de naissance commune à quelques jours près. Je me sens soulagée maintenant de quelque chose d'indéfinissable. »

Quelques mois plus tard, je recevais son amie qui me confirma la disparition totale de son essoufflement idiopathique. À cette époque, je n'avais pas encore mis en évidence le *syndrome du gisant*^[8] que certains lecteurs pourront facilement reconnaître. Ce cas n'est pas du tout isolé et bon nombres de maladies pulmonaires *doivent* leur survenue à la faveur d'une telle programmation inconsciente bien sûr.

Résumé : plusieurs points se dégagent à la faveur de l'analyse de ce cas.

1. Le drame familial : décès prématuré d'Auguste, gazé à la guerre, à l'âge de 34 ans, né un 12 avril.

2. Deuil impossible et tentative de réparation transgénérationnelle avec un syndrome du gisant.

3. Projet Sens Gestationnel de gisant pour la patiente reliée au grand-père par le second prénom - Augustine - et sa date de naissance - née un 15 avril. Elle viendrait ainsi le remplacer, le refaire vivre et sa pathologie est en lien direct avec la cause du décès injustifié/injustifiable pour le clan. En d'autres termes, plus je suis essoufflée, plus j'honore mon grand-père aux yeux de mon père.

4. Lien entre le drame et la pathologie : grand-père gazé - mémoire de poumons - et essoufflement.

La fille du Commandant

Elle s'appelle Aurélie et a six ans. Les rayons solaires de ce début du mois de mai dansent sur ses longs cheveux blonds et bouclés. Ses yeux bleu clair et son petit nez retroussé font apparaître un visage fin et malicieux. Elle se tient bien droit et d'elle-même, elle prend l'initiative en commençant à exposer son histoire après avoir décliné les premiers renseignements demandés.

« Je viens avec mon papa pour mon asthme. On est allé voir d'autres docteurs déjà mais il m'a expliqué que ce n'était pas pareil avec vous. »

Belle introduction ! En effet, son père avait déjà bien préparé le terrain car il s'intéressait d'assez près aux possibles influences psychiques sur le corps. Il avait déjà lu quelques livres et c'est ainsi qu'il lui a proposé de venir me consulter.

Lorsque je reçois un enfant, je ne cherche pas à obligatoirement adapter mon langage et préfère nettement m'exprimer comme si j'étais en face d'un adulte sans, bien sûr, utiliser un vocabulaire complexe. De toutes les manières, un asthme progressivement installé depuis les premiers mois de la vie d'un enfant, m'oriente directement vers la cascade psychosomatique avec les clés diagnostiques du Projet Sens Gestationnel et du Transgénérationnel en premier lieu. C'est aussi simple que cela. De ce fait, l'enfant parle très peu et écoute davantage. Par contre, le parent présent est véritablement le plus sollicité. Cela tombait parfaitement bien car le sien avait déjà tout préparé.

« J'ai lu votre livre et ma femme et moi sommes allés à l'une de vos conférences. Je vous ai amené toutes les informations disponibles. »

Un vrai rapport de gendarmerie ! Tout était parfaitement classé et chaque événement important de la vie de sa fille était mis en relief. L'asthme d'Aurélie cadrait parfaitement avec sa chronologie d'apparition. Dès l'âge de quelques mois, elle présentait déjà des bronchiolites qui ont très vite évolué en bronchites asthmatiformes. Elle fut abonnée assez rapidement à la cohorte de médicaments spécifiques, régulièrement accompagnée d'antibiotiques et de fluidifiants muqueux. Elle suivait ce régime depuis, avec quelques courtes accalmies et quelques crises plus importantes nécessitant une brève hospitalisation à chaque fois sans oublier l'absentéisme scolaire, entre autres. En bref, le parcours médical classique d'une

enfant asthmatique. Pour ma part, je précise d'abord les différents sens biologiques de l'asthme - en développant particulièrement la trame bronchique et la trame laryngée - et lui demande de me raconter le contexte événementiel, psychique et émotionnel dans lequel sa fille s'est développée lorsqu'elle était dans le ventre de sa mère.

« Je m'en doutais. Je n'en ai jamais parlé avec ma fille. Pensez-vous que nous devons l'évoquer devant elle ? »

« Affirmatif ! Je le pense sincèrement et, venant de votre part, cela aura certainement plus d'effet. »

« Commençons par le début. Si j'ai bien compris, dans l'asthme, vous évoquez deux états d'âme particuliers qui correspondent à des disputes de territoire et à des peurs. Côté disputes, sensations de l'irruption de l'ennemi dans mon territoire, dans mon espace aérien vital et peurs, vous allez être gâté. Ma femme et moi voulions un enfant dans les meilleures conditions possibles et j'avais demandé ma mutation dans le sud de la France, le plus près possible de chez mes beaux-parents. Par un hasard des plus inouïs, elle a été acceptée dans la bourgade même où ils habitaient. L'administration ne pouvait faire mieux. Il faut dire que j'ai toujours été bien noté et mon travail dans les différentes casernes a toujours été des plus apprécié. Ma femme se sentait ainsi dans un climat des plus sécurisants car j'étais souvent absent. Donc, tout commençait très bien. Mais très rapidement, les choses se sont envenimées du côté des beaux-parents, plus exactement de celui de mon beau-père. Il avait un ami très proche qui brigait le mandat de député de la région. Il s'était mis en tête de m'utiliser et surtout d'utiliser le prestige de ma fonction pour se faire de la publicité gratuite. Mon beau-père devait de son côté prendre le poste de suppléant à l'Assemblée Nationale. »

« D'une part, je ne pouvais en aucun cas marcher dans leur combine politique en raison de ma fonction et, d'autre part, je n'étais pas du tout d'accord avec leurs idées. Aussi, lui signifiais-je ma position claire, nette, précises et sans bavure. Ce fut le tollé général dans la famille. J'ai été traité de lâche, de mauviette et d'autres qualificatifs que je ne me permettrai pas de prononcer ici. Imaginez notre position et surtout celle de ma femme qui ne demandait pas mieux que de rester tranquille à la maison en train de savourer ses mois de grossesse. Bien sûr, ce fut un véritable dilemme pour elle

car l'ambiance de sécurité affective qu'elle avait recherchée en s'installant près de chez ses parents s'était transformée en véritable champ de bataille politico-affectif. Imaginez les repas de famille pendant lesquels j'avais l'impression d'être un étranger. Ils ne me parlaient même pas. Intérieurement, j'étais fou de rage et cela continuait chez nous car c'était devenu le principal sujet de conversation entre ma femme et moi. Je n'en pouvais plus et j'ai été obligé de demander ma mutation, n'importe où. Malheureusement, cela n'a été possible que deux ans après la naissance d'Aurélie et j'ai dû ravalé ma colère un nombre incalculable de fois. Ma femme me comprenait parfaitement et ne reconnaissait plus ses parents, surtout son père pour qui la réussite sociale reléguait au second plan le bien-être physique et moral de sa fille et de sa femme. »

« Côté peurs, là aussi vous pouvez aisément imaginer le climat d'insécurité dans lequel nous naviguions. Ma femme craignait, et elle me le formulait régulièrement, que cette situation délétère puisse influencer sa grossesse. Je ne m'intéressais pas encore aux choses de l'esprit à l'époque mais il n'était pas inconcevable du tout que ce climat de tension permanente ait pu avoir une influence sur l'état de santé d'un enfant en plein développement dans le ventre de sa mère ! C'est simplement du bon sens populaire. »

« L'accouchement s'est bien passé et les résultats électoraux ont été catastrophiques pour mon beau-père et son acolyte. Il fallait un bouc émissaire et il était tout trouvé : moi. C'est bien simple, je lui ai interdit de venir chez moi si je m'y trouvais et cela a duré jusqu'à notre départ. Là aussi, vous pouvez imaginer l'état d'esprit dans lequel se trouvait ma femme. Elle était prise entre deux feux : le bien-être d'une mère et les remontrances de son père vis-à-vis de son gendre. Je pense que les notions d'ennemis dans le territoire, de dispute et de peur sont bien présentes et cela vous suffit, n'est-ce pas ? »

Cela ne me suffit jamais à partir du moment où les autres pistes possibles ne sont pas correctement explorées. Je lui propose d'aborder le versant transgénérationnel en analysant son arbre généalogique. Devant le flot d'informations, j'ai préféré le dessiner moi-même en ne notant que les personnages reliés à sa fille soit par une date, un prénom, une ressemblance ou toute autre point-clé de la transmission des mémoires. Ce fut assez rapide, je dois le dire.

Aurélie est née un **25 mars** et son grand-père paternel est décédé

un **22 mars**, il y a fort longtemps et à l'âge étonnant de quarante-deux ans. « De quoi est-il décédé ? » demandais-je. Le silence s'installa, pesant. La petite, qui, jusque-là, l'écoutait sagement en suçant son pouce de temps en temps, l'ôta de sa bouche qui resta entrouverte et dirigea son regard vers son père dont le front était le théâtre d'une soudaine apparition de nombreuses petites perles argentées. Visiblement très embarrassé, il répondit au bout de quelques instants en bredouillant. « Il s'est suicidé, j'avais sept ans ». « De quelle manière ? » lui demandais-je.

« Au gaz ! Il était très dépressif me disait ma mère. Un matin, il n'est pas parti travailler et, profitant de l'absence de sa femme, il s'est installé dans la cuisine et a ouvert les quatre robinets de la gazinière. Elle l'a retrouvé en rentrant de faire les courses. C'est tout ce que je sais de lui. »

En prononçant ces quelques phrases, les perles de sueur d'émotion envahirent ses yeux. Sa fille, également émue, lui a pris la main et l'a accompagné dans son chagrin. Comme à chaque fois dans ce genre de confidences, le praticien aura tenté de contenir son émotion au niveau de ses yeux sans y parvenir entièrement car l'homme, lui, n'a pu empêcher un serrement parcourir le tour de sa gorge. Après quelques instants, je pouvais alors résumer les éléments qui apparurent pendant la consultation.

Résumé : nous sommes en présence d'une pathologie pulmonaire ayant débuté très tôt dans la vie de cette enfant âgée de six ans aujourd'hui. Cet asthme ne serait que la conversion organique d'une problématique familiale avec une programmation à deux niveaux en étroite relation l'un avec l'autre : transgénérationnel et Projet Sens Gestationnel, liés à l'histoire familiale avant même la conception de l'enfant. Premièrement et à partir de l'analyse des dates, ils font intervenir un syndrome du gisant avec la programmation d'un enfant de remplacement en rapport avec le départ prématuré du grand-père paternel. Deuxièmement, l'asthme bronchique - cette mémoire familiale de poumon - est en lien direct avec le suicide au gaz. Enfin, l'analyse psycho-émotionnelle du Projet Sens Gestationnel événementiel - ou scénario prédominant lors de la conception de l'enfant, sa gestation, sa naissance et les premiers mois de sa vie - fait apparaître l'existence des ingrédients psychosomatiques fortement évocateurs d'un asthme : prédominances des disputes avec la belle-famille et à un degré moindre, insécurité/crainte/peur pour

l'enfant à venir.

Sans surprise, tout ce matériel non-dit et non intégré débouche sur une manifestation psychosomatique chez l'enfant : celui-ci n'est que l'héritier involontaire de toute une histoire familiale problématique et sa pathologie en est le reflet inconscient. De mettre à plat toute cette dynamique, sans tabous et avec le plus de vérité possible, représente le premier pas vers une réconciliation familiale dans le but de décharger les diverses émotions négatives à l'origine de leur transformation en signes cliniques pathologiques. En d'autres termes, Aurélie n'a plus besoin de signifier à ses parents qu'avec l'asthme, elle endosserait inconsciemment leurs problématiques.

La suite fut assez simple : efficacité accrue des traitements antiasthmatiques et, au bout de six mois environ, arrêt progressif des médicaments.

Nota bene : le père exerce la fonction de Commandant dans le prestigieux bataillon des pompiers. Ce métier est encore en relation avec le suicide au gaz de son père. Encore un métier de réparation.

Ces deux exemples de thérapie montrent bien l'importance du transgénérationnel. Et pour les pathologies pulmonaires, mettre en évidence la cascade psychosomatique avec la prédominance d'une programmation transgénérationnelle devient quasi indispensable, voire obligatoire !

3. Conclusions

Pour conclure, et à propos de métier de réparation, voici le plus bel exemple que je connaisse.

Monsieur du Lait Maternisé

Après une conférence près de Vevey en Suisse, une participante est venue à ma rencontre.

J'ai une histoire qui pourrait grandement illustrer votre propos concernant la réparation transgénérationnelle d'un drame familial : Au début du 19^{ème} siècle, une femme accoucha d'un enfant qui décéda assez rapidement par manque de lait maternel, selon le roman familial. Puis un second et un troisième. Heureusement, le quatrième

resta en vie : il s'appelait Henri Nestlé ! Le père du lait maternisé qui a sauvé d'innombrables vies humaines et animales.

Cet exemple illustre aussi notre propos concernant les drames familiaux transgénérationnels. Quelquefois, ils peuvent être à l'origine de très belles choses et non uniquement de pathologies ou de troubles du comportement.

Bibliographie

- SELLAM Salomon (1996), *Origines et prévention des maladies*, Quintessence, 2000, Aubagne.
- SELLAM Salomon (2002), *Entretiens Psychosomatiques*, Bérangel, Saint André de Sangonis.
- SELLAM Salomon (2002), *Les maladies pulmonaires*, Bérangel, Saint André de Sangonis.
- SELLAM Salomon (2003), *Le Syndrome du Gisant un subtil enfant de remplacement*, Bérangel, 2004, Saint André de Sangonis.
- SELLAM Salomon (2005), *Boulimie-Anorexie*, Bérangel, Saint André de Sangonis.
- SELLAM Salomon (2005), *Le sens caché des désordres amoureux*, Volume I, Bérangel, Saint André de Sangonis.
- SELLAM Salomon (2005), *Les allergies*, Bérangel, Saint André de Sangonis.
- SELLAM Salomon (2006), *Mon corps est malade il serait temps que je parle*, Volume I, Bérangel, Saint André de Sangonis.
- SELLAM Salomon (2007), *Mon corps est malade il serait temps que je parle*, Volume II, Bérangel, Saint André de Sangonis.
- SELLAM Salomon (2009), *Le Gisant: Tome 2, Vie bloquée! Deuil bloqué ?*, Bérangel, Saint André de Sangonis.
- SELLAM Salomon (2011), *Le secret des amours difficiles*, Bérangel, Saint André de Sangonis.
- SELLAM Salomon (2013), *L'homosexualité n'est pas due au hasard*, Bérangel, Saint André de Sangonis.
- SELLAM Salomon (2014), *L'incorporation émotionnelle*, Bérangel, Saint André de Sangonis.
- SELLAM Salomon (2008-2014), *L'encyclopédie Bérangel des états d'âme à l'origine de nos maladies*, 15 titres depuis 2008, Bérangel, Saint André de Sangonis.

Frédéric Godart



Frédéric Godart est psychanalyste, il consulte à Erbisoeul, près de Mons en Belgique.

Ouvert et curieux, il a suivi l'enseignement d'écoles de psychanalyse Freudienne et Lacanienne ainsi que diverses formations complémentaires en rapport avec la santé mentale. Il poursuit sa formation continue notamment au Centre d'Etude de la Psychanalyse de l'Université Libre de Bruxelles dans les sections « Interprétation des rêves », « Epistémologie et Criminologie », « Freud » et « Jung ». Son parcours lui a également permis d'être administrateur d'une entité de psychologues avec lesquels il échange depuis de nombreuses années.

Son site Internet : www.approches-psychanalytiques.be

II. De la corde au lien : dépendre ou non du passé...

Frédéric Godart

Ayant eu la chance de fréquenter une école freudienne, une école lacanienne et de poursuivre ma formation continue au Centre d'Etude de la Psychanalyse de l'Université Libre de Bruxelles notamment dans les sections Freud et Jung, je constate que c'est chez les jungiens que l'on réserve le meilleur accueil à l'approche transgénérationnelle.

Bien sûr dans *Totem et Tabou*, Sigmund Freud avait déjà évoqué la possibilité d'une âme collective pour tenter d'expliquer une transmission de l'inconscient d'une personne à l'autre. Mais c'est Carl Gustav Jung qui ouvre la voie d'une approche transgénérationnelle avec sa théorie de « l'inconscient collectif ».

Dans son livre, *Ma vie, souvenirs, rêves et pensées*, il nous dit : « Tandis que je travaillais à mon arbre généalogique, j'ai compris l'étrange communauté de destin qui me rattache à mes ancêtres. J'ai très fortement le sentiment d'être sous l'influence de choses ou de problèmes qui furent laissés incomplets ou sans réponse par mes parents, mes grands-parents et mes autres ancêtres. Il semble souvent qu'il y a dans une famille un karma impersonnel qui se transmet des parents aux enfants. J'ai toujours pensé que, moi aussi, j'avais à répondre à des questions que le destin avait déjà posées à mes ancêtres, mais auxquelles on avait encore trouvé aucune réponse, ou bien que je devais terminer ou tout simplement poursuivre des problèmes que les époques antérieures laissèrent en suspens [...] » Il écrit également : « Notre âme, comme notre corps, est composée d'éléments qui tous ont déjà existé dans la lignée des ancêtres. Le "nouveau" dans l'âme individuelle est une recombinaison, variée à l'infini, de composantes extrêmement anciennes. »^[9]

Des psychanalystes comme Nicolas Abraham, Maria Torok ou Didier Dumas vont ensuite apporter leur pierre à l'édifice. Mais celle qui contribuera le plus à son développement est la psychothérapeute

Anne Ancelin Schützenberger, avec divers constats comme, par exemple, une répétition qu'elle nomme le « syndrome d'anniversaire », d'événements se reproduisant à la même période, ouvrant une première piste transgénérationnelle.

Pour moi, la dimension transgénérationnelle est un véritable outil à la disposition du thérapeute. Un analysant, psychologue de formation, qui avait déjà derrière lui un passé analytique chez un autre thérapeute psychologue, m'a lancé un jour : « cet outil puissant, ce sont des années d'analyse en quelques séances ».

Dans une société en constante évolution où prime souvent la vitesse, l'utilisation d'un génosociogramme permet de s'approcher de certaines thérapies brèves tout en gardant l'extraordinaire efficacité de l'approche psychanalytique basée sur sa méthodologie caractéristique. L'important n'est-il pas que l'analysant aille mieux ?

Dans ma pratique, cet outil n'est pas toujours utilisé mais il vient à point nommé quand l'analyse semble piétiner, pour finir une tranche d'analyse, pour contrer certaines résistances dans la cure à aborder telle ou telle branche familiale ou pour commencer une analyse sur une base solide... Bref, c'est du cas par cas : il n'y a, selon moi, pas de règle d'application de cette méthode.

Je vais donc vous relater un cas pour lequel j'ai obtenu l'accord de l'analysante. Par discrétion, le nom a été modifié et certains détails sont estompés sinon modifiés mais la trame est fidèle au déroulement des séances.

Cas clinique : Ça ne va plus avec mes hommes !

Madame Dekeys, la quarantaine, mariée depuis dix-sept ans, deux fils de douze et dix ans ; deux frères plus âgés. Elle consulte car, d'une part, elle constate que son couple va droit dans le mur (on se trompe avec indolence, au gré d'un jeu qui n'a jamais de vainqueur et qui sème au fond des cœurs, passé l'amour, la haine) et, d'autre part, elle ne supporte plus ses deux fils. À la limite, ça l'indiffère... « Ses hommes » l'indiffèrent... Ça lui fait mal de constater cela : elle veut comprendre pourquoi, pourquoi elle met en place des comportements destructeurs pour le couple ou les induit. Elle se demande pourquoi cette pulsion destructrice vis à vis de « ses trois

hommes ».

Comme il est de bon ton dans la cure analytique, je laisserai la patiente s'exprimer, se questionner, pleurer... Très vite, nous approchons la sphère paternelle et il me faut quelques minutes pour comprendre que lorsqu'elle me parle de son père, il s'agit en fait de son beau-père, le compagnon de longue date de sa mère...

Madame Dekeys est très jeune (deux ou trois ans) quand ses parents divorcent, à une époque où c'était rare et mal perçu. Ne semblant pas s'être intéressé à ses enfants (deux garçons, plus âgés, et Madame Dekeys), le père biologique s'est complètement effacé. Ce vide fût rapidement comblé par un beau-père à propos duquel Madame Dekeys est élogieuse.

Je veux donc aborder ce « vrai » père et, là, je me heurte à une résistance énorme : elle nomme son père péjorativement « le géniteur » et, pour elle, cet homme est un lâche qui les a abandonnés tous jeunes à leur sort ; il a quitté la mère avec ses trois enfants... Et encore si ce n'était que cela ajoute-t-elle sans en dire plus...

Elle ne veut pas en parler ; il ne compte pas pour elle : il est sorti de sa vie quand elle avait six ans d'une façon théâtralement inacceptable pour un enfant : un divorce, d'abord, et puis un suicide par pendaison... D'ailleurs, elle ne sait rien de lui ni de sa branche familiale, me dit-elle avec aplomb ; ça ne sert donc à rien de l'aborder. « Il nous a abandonné : c'est un sale con ! ». « Mon vrai père, c'est mon beau-père : lui, je l'appelle Papa... d'ailleurs nous portons son nom ; l'autre n'est qu'un géniteur ! »

Dans une cure classique, nous aurions pu enchaîner de nombreuses séances à parler de la pluie et du beau temps, de ce qui lui tenait à cœur à l'heure de la consultation, d'une actualité problématique, envahissante, ou d'un rêve... Assez rapidement, j'ai considéré que ce serait long, *trop* long : elle avait déjà consulté d'autres thérapeutes, passé du temps à chercher des solutions... et, toujours, découragée, elle se retrouvait face à un mur... Je lui ai proposé de jeter son sac au-dessus du mur : comme cela, on était bien obligé de passer au-dessus pour continuer le chemin !

J'étais persuadé que l'outil transgénérationnel pourrait m'aider à lever ces résistances et la faire avancer sans aborder de front la sphère du « géniteur » mais en étant obligé « techniquement » d'y passer car il faudra bien le dessiner à un moment sur le géonosociogramme. Je lui explique le principe d'un atelier

transgénérationnel et que, compte-tenu des échecs relatifs rencontrés lors des premières thérapies, sans tenter une autre approche, nous courrons peut-être à l'échec, nous aussi...

Je lui explique le principe de dessiner sur une grande feuille une sorte d'arbre généalogique sur lequel on indique ce que l'on sait ou l'on croit savoir, ce que l'on découvre... Elle réfléchit et me répond : « C'est bien beau mais qu'est-ce que je vais écrire sur cet arbre : je ne connais rien de mon géniteur, rien de sa famille, rien de rien !!! »

Il n'est pas rare qu'avant de commencer un travail sur l'arbre, le doute vienne nous étreindre, que surgissent des *a priori*, des craintes de ne pas trouver des informations, que de parler ne serait-ce des grands-parents semble impossible et que les registres communaux nous fassent penser à de mystérieux grimoires enfouis dans les dédales d'une bibliothèque de Poudlard... alors que, bien souvent, en grim pant dans cet arbre, en le secouant, des choses exceptionnelles peuvent se passer et lever les difficultés « comme par magie » ! On demande à l'univers des informations et il fait tout pour nous les transmettre.

Elle ajoute : « La seule chose que je connais de mon géniteur c'est qu'il a autorisé mon père [son beau-père, l'homme qui l'a élevée (NDA)] à nous donner son nom : il nous a "débaptisés", "retiré" son nom et puis il s'est suicidé, nous abandonnant lâchement, comme je vous l'ai dit au début, en laissant une lettre que je n'ai jamais lue. »

Premier atelier transgénérationnel

Nous commençons donc un premier atelier où se dessinent la fratrie, la mère et le beau-père qu'elle appelle « Papa » et, de l'autre côté, « le géniteur » qu'elle ne peut appeler « père ».

Les branches continuent, côté maternel, mais stoppent, côté paternel : elle ne sait rien de ses grands-parents paternels. « D'ailleurs, le géniteur du géniteur est mort à la guerre, je ne sais rien du tout, aucune info et je ne vois pas comment j'en aurai, je ne sais même pas le nom de ma grand-mère ; je n'ai aucun document... »

Nous continuons, côté maternel, et on constate que se dessine sur l'arbre beaucoup de conflits au départ de la mère, qu'elle percevait

jusqu'à-là comme « la mère idéale, la femme parfaite ». Je lui demande, pour le deuxième atelier, de retrouver la lettre de son père et d'interroger le ministère de la guerre pour son grand-père... On fixe à un mois l'atelier suivant.

Nous maintenons les séances d'analyse classique entre temps, sans avancer vraiment. La thématique émergera, notons-le, d'angoisses quant à la suite de l'arbre car elle n'a pas envie que son géniteur et sa famille la fassent souffrir une fois de plus... Je la rassure en lui disant qu'ils la font déjà souffrir et que le but est de les sortir de leurs cryptes, de « décrypter » ce qui est caché pour que cela s'arrête... Elle semble confiante et, rassurée, s'attelle à ses recherches...

Jour « J » du second atelier

Elle me dit fièrement : « J'ai eu toutes les infos du ministère, un dossier complet ; c'est incroyable ! Date d'arrestation, date de mort, camp... J'ai tout ! Et voici la lettre du géniteur !! » Elle me tend la lettre et n'a pu cependant briser le tabou de sa lecture.

J'y procéderai donc, à voix haute. À la faveur cette lettre écrite juste avant le suicide, nous constatons que le « géniteur » avait de nombreuses souffrances, parmi lesquelles :

- un harcèlement psychologique au travail : il demande de remercier les deux connards X et Y pour leur méchanceté
- une sclérose en plaque.
- un déménagement qu'il qualifie d'insupportable.

Voici donc des pistes de réflexion par rapport à l'acte posé du suicide mais il reste encore un épais voile de mystère autour du comportement paternel ou plutôt « non paternel ».

Madame Dekeys commence à noter tout cela sur l'arbre et des questions fusent : « finalement, ma mère a peut-être rompu car il était mal psychologiquement et physiquement ? Et, qui sait, de la sorte provoqué un déménagement qu'il n'a pas supporté ? »

Nous passons ensuite aux grands-parents du « géniteur ». Elle écrit à présent le nom de la grand-mère paternelle et surtout de nombreuses informations très précises sur le « père du géniteur », comme elle le présente, avec froideur : il toujours impossible pour elle, en raison de cette problématique de la filiation, de l'appeler

« mon grand-père ».

Elle écrit donc le nom et les prénoms, profession, date de naissance, date de déportation, date et heure d'exécution, lieu d'exécution (le pays et le nom du camp).

Elle est fière de son côté « Sherlock Holmes ». Elle contemple son arbre un peu plus rempli côté « géniteur ». Comme il est courant lors d'un atelier, je constate que l'analysant dit des choses, les écrit *noir sur blanc*, les relit à haute voix mais que « ça ne percute pas »...

Ici aussi... Nous faisons donc une pause et je parcours alors à nouveau avec elle les différentes dates car j'avais pointé certains faits, dont la date de naissance de son père (le géniteur). Nous calculons sa date présumée de « conception » car il est né à terme...

Nous comparons cette date avec celle de l'arrestation du grand-père : elle survient une semaine après la conception ! Nous regardons la date d'exécution : elle intervient une semaine après l'arrestation...

Double et terrible évidence : la grand-mère n'a pas, alors, eu le temps de se rendre compte qu'elle était enceinte, tandis que le grand-père n'a jamais su qu'il était virtuellement père. Le grand-père paternel a donc été, sans l'exercice et, pis, sans la conscience de la paternité, juste un géniteur, en effet...

Nous pouvons donc avoir comme piste de réflexion que le « géniteur » de Madame Dekeys, inconsciemment, par fidélité à son père, s'est refusé, malgré les tentatives répétées, de devenir père lui-même. Cela devait lui sembler impossible à assumer inconsciemment, lui qui n'avait pas connu son père, un père qui n'a jamais su devenir père.

Dans le conflit l'opposant à la mère, il laisse « l'ennemi », tout comme un envahisseur militaire, donner son nom, non pas à un pays mais à ses enfants, les annexer. Il a été privé de son père par l'ennemi et, condamné sans combattre, il se prive de la paternité, s'efface au profit d'un autre, sans penser priver ses enfants de père à leur tour... puisqu'un autre est là pour leur donner son nom. Il se donne la mort en s'exécutant tout comme son père fût exécuté. Sa lettre aussi désigne impuissamment ses bourreaux.

Sans nul délai, juste après cette analyse rapide des faits, Madame Dekeys appelle son « géniteur » pour la première fois « mon père », « Papa » : une transformation immédiate s'est opérée devant cette grande feuille avec son génosociogramme. Pour retrouver un père en

tant que sujet, donc potentiellement dans une fonction parentale, il fallait le soustraire à son aliénation transgénérationnelle.

Elle vient de comprendre ce qui, inconsciemment, a poussé l'homme qui l'a conçue à agir de la sorte ; elle vient de comprendre pourquoi elle avait des difficultés à accepter un « autre père » : le père de ses enfants... et la difficulté d'accepter ses deux fils... Elle vient aussi de se donner un père biologique en éprouvant de la compassion pour lui, pour la première fois, tout en gardant son père « de cœur ». D'un « beau-père » elle passe sans problème à deux « beaux » pères. La haine, peut-être également attisée inconsciemment par la mère, a fait place au respect, au pardon, à la compréhension. Au constat aussi qu'il n'est pas évident d'être une femme ou une mère parfaite.

Tout cela a percolé sur la famille. L'équilibre familial est revenu comme par enchantement. J'ai proposé de ritualiser symboliquement l'intégration de ces découvertes, en fleurissant la tombe où reposait le père et par la visite du camp de concentration : Madame Dekeys reconnaissait ainsi père et grand-père, comme un père, on le sait, reconnaît un enfant...

Des années plus tard, je sais que Madame Dekeys et « ses hommes » vont très bien !

Conclusions

Cet exemple montre à quel point l'outil transgénérationnel peut permettre de dénouer des situations là où d'autres méthodes étaient restées stériles. Je suis quasi certain que, sans cet outil, nous serions passés à côté de cela, de nombreuses années voire à jamais, en laissant ces « fantômes » familiaux hanter le présent...

Il faut toutefois être prudent dans son utilisation : il ne s'agit pas d'un simple dessin et de quelques pistes de réflexion. Nous travaillons avec la psyché et le thérapeute, comme l'étymologie du mot l'indique, en est son serviteur. Il est au service de la psyché de l'analysant. Il doit pouvoir aider jusqu'au bout à l'intégration des découvertes qui permettent à ce sujet d'advenir, de mener à bien son long processus d'individuation en consolidant les racines et élaguant certaines branches de son arbre psychogénéalogique.

Références bibliographiques

- ABRAHAM Nicolas et TOROK Maria (1978), *L'écorce et le noyau*, Champs Flammarion, 1987, Paris.
- CLAVIER Bruno (2013), *Les fantômes familiaux*, Payot.
- FREUD Sigmund, *Totem et Tabou*, Petite bibliothèque Payot, 1970, Paris.
- GAILLARD Thierry (2020), *L'intégration transgénérationnelle*, Génésis éditions (4^{ème} édition), Genève.
- JUNG Carl Gustave (1961), *Ma vie*, Gallimard, 1973, Paris.
- SCHÜTZENBERGER Anne Ancelin (1998), *Aïe, mes aïeux !*, Desclée de Brouwer, Paris.
- SCHÜTZENBERGER Anne Ancelin et DEVROEDE Ghislain (2003), *Ces enfants malades de leurs parents*, Payot.
- SCHÜTZENBERGER Anne Ancelin (2011), *Exercices pratiques de psychogénéalogie*, Payot, Paris.
- TISSERON Serge (1996), *Secrets de famille, mode d'emploi*, Marabout, Paris.

Florentina Keller



Florentina Keller est consultante à Genève. Elle fait de l'accompagnement psychologique et du coaching pour des adultes et des adolescents. Selon les circonstances elle est amenée à utiliser l'approche psychogénéalogique.

Licenciée en Sciences Économiques et Sociales, elle bénéficie d'une solide expérience entrepreneuriale, ayant notamment créé sa propre société. Florentina Keller obtient ensuite un diplôme de Coach Professionnel Certifié IDC (ICF) en 2001.

Elle a progressivement approfondi les aspects existentiels de sa pratique en suivant des formations en PNL (Praticienne certifiée AIFPNL), en analyse transactionnelle, en EFT, et en psychogénéalogie auprès de Anne Ancelin Schützenberger.

www.klc-coaching.ch et www.jeunesse-coaching.ch

Florentina Keller est aussi artiste-peintre (www.tintiris.ch).

III. "Le couple, un piège mortel ! "

Florentina Keller

Lors d'un premier rendez-vous, Francesca qui se dit fatiguée et irritable, sur la défensive, me fait part de ses préoccupations. La relation avec son compagnon présente des difficultés ; elle ne se sent pas soutenue, ni comprise. Une fois de plus elle se sent seule, dans ses choix et même dans sa vie en général. Elle se dit même prête à remettre en question sa relation amoureuse, car elle n'a plus vraiment l'impression qu'il s'agisse d'amour.

Encore jeune et séduisante quadragénaire, Francesca qui n'a pas d'enfant et qui n'a jamais été mariée, vit cette relation depuis deux ans. Elle ne se souvient pas d'avoir un jour désiré fonder une famille. Sa carrière et ses passions ont pendant longtemps donné un sens à sa vie.

Début du travail

Nous convenons de faire un travail thérapeutique pour clarifier la situation. À la prochaine séance Francesca revient sur son désir d'analyser sa relation de couple car elle se sent de nouveau au bord du gouffre, avec une seule idée en tête, celle de partir, de tout quitter, quand bien même cela lui coûte émotionnellement et psychologiquement, car tout n'est pas si noir non plus. Elle vit avec un sentiment de non-accomplissement et d'extrême solitude. J'aimerais être portée par la relation me dit-elle, et non pas la porter, car cela devient insupportable... Son couple ne lui apporte ni le confort affectif ni la nourriture intellectuelle et spirituelle dont elle a besoin. Elle trouve que cette relation a perdu tout son sens jusqu'au désir sous ses formes les plus diverses. Nous passons en revue ses anciennes relations amoureuses, les points communs, le sens qu'elle leur avait donné ainsi qu'aux séparations qui s'en sont suivies. Nous faisons un travail sur ses peurs, sur ses croyances, celles limitantes et

celles aidantes, sur ses schémas de pensée et nous regardons la manière dont elle s'était reconstruite après chaque rupture. Les schémas qu'elle a reproduits et ceux qu'elle a laissés derrière elle. Nous parlons également de ses désirs profonds, des représentations qu'elle a de l'homme, de la femme qu'elle est et qu'elle aimerait devenir, ainsi que du couple.

Elle mentionne alors la relation de couple de ses parents. Elle en a toujours été attristée et elle s'était promis de ne pas reproduire ce type de relation qu'elle juge malsaine.

Son sens de l'analyse et son désir de faire un travail personnel approfondit m'amène à lui proposer un travail transgénérationnel. Je lui explique alors ce qu'est un génosociogramme^[10] et de quelle manière nous pouvons l'utiliser.

Elle commence par les parents et continue avec les générations précédentes, les grands-parents maternels et paternels. Nous partons pour un voyage dans l'histoire, dans la Toscane en Italie. Les relations sont plutôt difficiles, des couples se tolèrent, il n'y pas de mariage d'amour, mais des ententes, des arrangements familiaux, pour la terre, les commerces et autres biens qui ne devaient pas quitter les familles. Autant du côté paternel que maternel, les femmes sont plutôt mal considérées, une soumission totale est exigée. Quand elles se rebellent, elles sont malmenées. Infidélités et violences sont le lot quotidien de ces familles que ma cliente considère avec méfiance et, malgré tout, avec une certaine tendresse.

« Sauf une », me dit-elle. Une ? « Oui une femme, un couple, fous d'amour et de bonheur ! » Francesca se dirige vers la branche paternelle, sur le flipchart, et trace un cercle, représentation d'une personne de sexe féminin à côté de son propre père : « la sœur de mon père ». Comme elle est née dix ans après la disparition de sa grande tante, Francesca ne l'a jamais connue. « Elle s'appelait, Francesca comme moi, ou plutôt, corrige-t-elle, je m'appelle comme elle. À ma naissance, mes grands-parents, contre, l'avis de ma mère, ont imposé à mes parents le prénom de Francesca, ... comme ça elle reste dans la famille, ont-ils dit, elle sera toujours avec nous ! » Je lui demande alors de me raconter cette histoire.

Francesca, la grande tante, était la fille aînée de ses parents et la sœur de mon père. Adorée et choyée par son père, au détriment souvent de son petit frère (le père de ma cliente) Francesca était une jeune femme très belle, souriante et joyeuse. Elle a fait quelques

études puis s'est mariée à l'âge de 21 ans. Elle était tombée très amoureuse de son futur mari, lequel l'adorait tout autant. Leur couple était d'une grande tendresse et beauté. Francesca se souvenait avoir vu une photo du couple dans la maison de ses grands-parents paternels. Vous savez, me dit-elle, ils se ressemblaient, ils avaient le même visage, le même regard, c'était le seul et unique couple profondément heureux de la famille, et ceci sur plusieurs générations.

Mais un jour, la jeune mariée était tombée malade. Ma cliente ne se souvient pas trop de la cause de son décès, les poumons probablement, ou peut-être une méningite, ce n'est pas clair... En revanche elle sait qu'en même temps que sa maladie se déclarait, Francesca était tombée enceinte et qu'elle était folle de joie à l'idée d'avoir un enfant. Mais tout cela se passe dans les années 1950 et les médecins lui interdissent formellement de garder l'enfant. Ils disaient qu'un accouchement n'était absolument pas envisageable dans son état. Que cela pouvait s'avérer extrêmement dangereux, voir catastrophique.

Je demande à ma cliente s'il lui serait possible d'en savoir plus sur la maladie de sa tante. Elle promet de se renseigner, mais que cela serait difficile car ses grands-parents sont décédés et que son propre père ne lui a jamais dit un seul mot sur la mort de sa grande sœur.

La séance suivante ne nous pas permis d'en savoir davantage sur cette maladie. Le père de ma cliente était plutôt mal à l'aise et n'a pas pu, ou voulu, répondre aux questions de sa fille. Apparemment il n'en savait pas davantage lui-même. On peut donc dire que la maladie de la grande tante, Francesca, est restée dans un non-dit, voir un secret de famille. La découverte de ce point d'ombre va s'avérer déterminant pour analyser l'histoire familiale. Ce genre de secret de famille devrait être mis en lumière, compris, pleuré, accepté, éventuellement pardonné, pour éviter qu'il n'ait de fâcheuses répercussions sur les prochaines générations.

L'histoire non intégrée

Quoiqu'il en soit de sa maladie, c'est contre l'avis des médecins que Francesca mènera à terme sa grossesse. Malheureusement l'accouchement se passe mal, et malgré les efforts du corps médical,

Francesca perd la vie et l'enfant ne lui survit que de quelques jours.

Ma cliente me raconte que le mari de Francesca était ensuite tombé dans une grave dépression. Il aurait même développé une maladie mentale assez importante. Tout le monde disait qu'il était devenu « fou » de douleur.

La situation était pénible pour tout le monde. Famille, amis et voisins esquivait tous épanchements, explications, et personne ne disait savoir ce qui s'était réellement passé, de quelle maladie Francesca souffrait au moment de l'accouchement et peut être que personne ne souhaitait véritablement en parler. En tous les cas cet événement n'a pas été intégré par la famille, il est entré dans un non-dit, de même que l'état psychologique du mari de Francesca qui a effrayé la famille en deuil. Ne se sentant pas en mesure de soutenir et d'accompagner cet homme dans sa douleur, la famille de Francesca a ainsi refoulé le drame et gardé le silence.

Une génération plus tard toute l'histoire revient avec la jeune Francesca. Au moment de la naissance de ma cliente, ses grands parents avaient décidé que leur petite fille devait d'une certaine manière remplacer la disparue. Ainsi lui ont-ils donné le même prénom, contre l'avis d'une partie de la famille. Émue, ma cliente me montre une vieille photo de Francesca et son mari. Nous la regardons ensemble et ma cliente me dit qu'elle sait qu'elles se ressemblent beaucoup.

Ce qui en ressort de la poursuite de notre travail s'avère bénéfique pour la compréhension de l'histoire familiale mais également douloureux. Au même âge que sa tante, vers 21 ans, ma cliente était aussi tombée enceinte. Elle avait provoqué une interruption de grossesse qui s'est mal passé et elle a risqué de perdre la vie. Elle s'en était difficilement remise, mais elle aura définitivement perdu la capacité d'enfanter. À partir de ce moment, toutes ses relations amoureuses se sont brisées. Elle ne rencontre que des personnes avec lesquelles elle ne veut ni ne peut créer un couple qui fonctionne.

Francesca se rend alors compte que, de même qu'elle porte son prénom et les traits de son visage, elle porte aussi en elle l'histoire tragique de sa tante. Que toute sa famille a fait en sorte qu'elle soit aliénée par sa tante et son histoire non intégrée. La douleur non exprimée par la famille, le deuil non fait de cette tante qui décède dans des circonstances dramatiques, les secrets et les non-dits qui entourent ces événements, toute cette charge émotionnelle est

« enkystée » dans l'inconscient collectif familial et bien entendu dans le sien propre. Ma cliente commence à mettre des mots sur ce ressenti ancien, enfoui, inconscient, qui lui fait dire que le couple est un piège mortel, qu'un mariage et des enfants ne peuvent qu'amener la mort, la destruction et la folie... Elle comprenait enfin pourquoi, de manière inconsciente, elle était « attirée » et attirait à elle des personnes totalement incompatibles avec une relation stable et heureuse. Cet héritage transgénérationnel inconscient la coupait de l'amour et de la possibilité de partager sa vie avec un partenaire.

Francesca « prend sur elle » la lourde tâche de mettre en lumière l'histoire passée et de libérer, en même temps qu'elle-même, toute la lignée paternelle de ce pattern - pour les ancêtres comme pour les descendants.

C'est en versant des larmes que Francesca a écrit une lettre symbolique à sa tante décédée, reconnaissant sa place dans la famille et sa souffrance. De cette manière elle cherche à faire la paix avec l'histoire de sa tante, pour au lieu de chercher à refouler cette partie de l'histoire familiale, lui témoigner son affection et en même temps pour prendre congé du passé resté présent.

Le travail qui s'en est suivi lui a permis de réécrire sa propre histoire personnelle et de se « recréer » autrement, dans un nouveau contexte affectif.

Intégration et émancipation

Nous avons continué à mettre en lumière les peurs héritées, leurs origines, en libérant les émotions qui la liaient à cette histoire qui n'était pas terminée pour l'inconscient familial. Francesca ne s'est pas coupée de ses racines familiales, elle les a intégrées et elle s'est libérée d'une « loyauté invisible » à son aïeule.

Elle a pris conscience de quelle manière elle-même avait joué un rôle actif dans ses échecs amoureux et maintenant qu'elle en comprenait les raisons, elle pouvait imaginer de faire autrement. En remplaçant progressivement les anciens scénarios par de nouvelles représentations et avec une nouvelle confiance en elle-même, elle a réussi à entamer une nouvelle étape de sa vie amoureuse. Pour elle, le couple devenait de moins en moins dangereux, de moins en moins significatif de destruction. Le couple n'est plus vécu comme un « piège mortel ».

Car c'est bien ce message qu'elle aura hérité inconsciemment, le bonheur en couple se paie par une tragédie si bien qu'il vaut mieux éviter l'un et l'autre.

En utilisant des techniques de visualisation, de relaxation profonde et de mindfulness, ainsi qu'en dialoguant avec différentes parties de sa personnalité (celle aliénée par sa tante, et celle qui émerge, c'est-à-dire le vrai sujet en elle), Francesca a surmonté ses doutes et ses résistances. Elle a donné sa place à cette subtile partie d'elle-même, jusqu'ici enfouie et non-consciente, c'est-à-dire le sujet en elle. Elle lui laissait toujours plus de place, écoutant de plus en plus cette voix intérieure à laquelle elle se fie pour « trouver la solution » la plus heureuse et la plus efficace de libération des mémoires.

Durant ce travail de co-naissance de soi et à soi, Francesca a trouvé un bonheur tout neuf, celui de pouvoir puiser sa force, sa persévérance et surtout sa confiance dans cette partie d'elle-même qui était jusqu'ici aliénée par ses héritages transgénérationnels ; le sujet en elle. Dans cette renaissance elle découvre son potentiel créatif, sa « connexion au tout », sa présence au monde et à son être.

Le regard de Francesca sur l'histoire familiale a bien changé aussi. Elle comprend « le sens » de tout ce qu'elle avait vécu et peut réécrire son histoire. Elle achève de faire une série de prises de consciences, notamment sur ses anciennes ruptures dramatiques qui jouaient le désespoir du mari de sa tante lors de la disparition de sa bien-aimée. Finalement, elle en vient à remercier la vie pour cette occasion de grandir et de devenir elle-même.

D'un commun accord, sans drames, Francesca et son compagnon se sont séparés en faisant posément le point sur ce que cette relation avait apporté à l'un et l'autre mais également sur leurs « attentes déçues ». « Il fait partie de mes anciens schémas, m'a-t-elle dit, et moi de même pour lui ». Elle s'est concentrée sur ses nouvelles ressources et se représente dorénavant le couple comme générateur de joie, d'amour et de vie...

À l'occasion de nouvelles relations, Francesca a pu faire le point sur les changements qui ont opérés en elle. Elle a pu vérifier l'intégration de nouveaux schémas, renforçant un désir sincère d'être en couple, sa confiance en elle-même et en son partenaire. Cette transformation portera ses fruits puisqu'aujourd'hui elle vit maritalement avec un nouveau compagnon.

Conclusions

Cet exemple de travail thérapeutique montre à quel point Francesca était inconsciemment dépendante d'un héritage transgénérationnel. La prise en compte de l'histoire tragique de sa tante, dont elle a hérité du prénom et dont personne ne parlait, fut l'élément déclencheur de sa guérison. La suite de son travail thérapeutique illustre de quelle manière Francesca s'émancipe de cet héritage pour, de l'autre côté, advenir en tant que sujet et révéler tout son potentiel. En fin de compte, elle arrive à vivre sa propre vie de couple sans y rejouer les anciennes tragédies.

Références bibliographiques

- ANGEL Sylvie (2002), *Ah, quelle famille !*, Poket, Paris.
- HOROWITZ Elisabeth et REYNAUD Pascale (2013), *Se libérer du temps généalogique*, Devry, Paris.
- HOROWITZ Elisabeth (2003), *Sous l'influence du destin familial : J.F. Kennedy et les programmations secrètes de l'arbre généalogie*, Devry Paris.
- OBISSIER Patrick (2006), *Décodage Biologique et destin familial*, Le Souffle d'Or, Paris.
- SCHÜTZENBERGER Anne Ancelin, (1998), *Aïe, mes aïeux !* Desclée de Brower, Paris.

Thierry Gaillard



Thierry Gaillard est psychanalyste et psychothérapeute FSP, spécialisé en intégration transgénérationnelle et psychogénétique.

Diplômé de l'Université de Genève et en psychologie développementale à New York (M.A.), il se forme en psychanalyse, en philosophie, et explore de multiples approches thérapeutiques. Il exerce en cabinet privé depuis 1998, comme psychothérapeute et psychanalyste.

Dans ses livres il associe les savoirs ancestraux aux connaissances contemporaines. Dans une série de quatre livres (voir la bibliographie), il propose une nouvelle interprétation transgénérationnelle du mythe d'Œdipe.

Son site Internet : www.t-gaillard.com

IV. « Je suis la mère de ma mère »

Thierry Gaillard

Au fil des années, le « transgénérationnel » aura pris de plus en plus de place dans ma pratique thérapeutique. Dans ma perspective, tout est là, tout l'intemporel du sujet se trouve dans l'instant et dans ce qui se présente, derrière les apparences. L'écoute de ce dont parle l'inconscient, d'un sujet en quête de reconnaissance, reste mon principal outil de travail. Pour entendre ces histoires transgénérationnelles non terminées, il s'agit cependant d'approfondir les interprétations modernes de l'Œdipe qui buttent sur les seules figures parentales. Comme je le propose dans ma relecture du mythe^[11], derrière les apparences, nous découvrons cette autre réalité des liens aux origines, avec des histoires non terminées qui se rejouent et s'amplifient sur plusieurs générations.

De manière générale, lorsque cela me paraît utile, ou lorsqu'ils ne le font pas déjà (une partie de ma clientèle vient pour approfondir un travail personnel déjà commencé), j'encourage mes clients à trouver par eux-mêmes des supports à leurs élaborations. À l'occasion, je leur suggère de dessiner leur arbre généalogique (ce que je fais souvent moi-même, de mon côté), éventuellement de se renseigner auprès de leurs proches. Je veille cependant à ce que le travail thérapeutique puisse s'épanouir dans un espace de liberté, ouvert et symbolique, en laissant ses effets produire des changements et des actions concrètes en dehors des séances.

L'exemple que je présente dans les pages qui suivent donne une idée du travail qu'il est possible de faire sur ses héritages transgénérationnels. C'est bien entendu aux clients que revient la décision d'arrêter ou de suspendre le travail lorsqu'ils se sentent prêts à voler de leurs propres ailes, même si parfois, on aimerait approfondir les prises de conscience qui se sont avérées les plus fertiles.

Exemple : « Je suis la mère de ma mère »

Pour éventuellement diagnostiquer une tumeur endocrine, Micheline avait dû se rendre à l'hôpital pour des examens approfondis. La peur de mourir d'un cancer du pancréas, comme sa grand-mère, aura provoqué une réaction salutaire : « Là c'est trop, je ne vais pas ramasser ça de ma grand-mère aussi ! » a-t-elle pensé. Jusque-là, les similitudes entre sa propre vie et celle de sa grand-mère lui avaient semblé plutôt amusantes. Mais la frayeur d'avoir à subir le même sort que celui de sa grand-mère agira comme un ultime avertissement, impossible de prendre à la légère.

Ces examens n'auront heureusement pas trouvé une origine cancéreuse à ses douleurs. Micheline cependant qualifiera cette expérience de « sonnette d'alarme ». La confrontation à l'éventualité d'une même maladie, le fait d'avoir dû regarder la mort en face, aura eu l'effet d'un électrochoc.

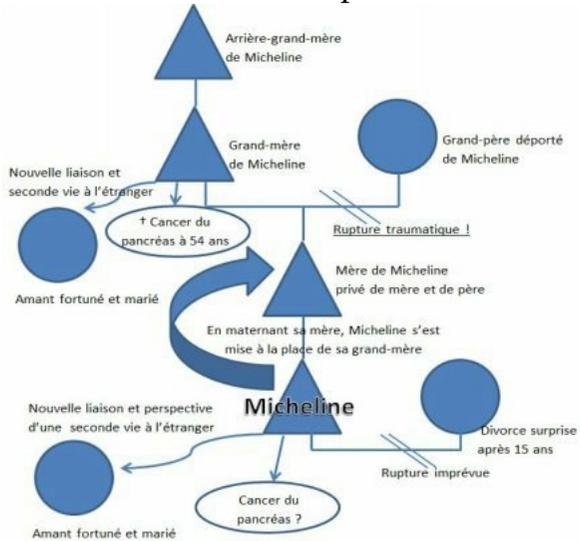
Mère de trois grands enfants, cette femme qui ne paraît pas ses 50 ans, spirituelle, se construit un nouvel avenir après le départ de son mari suivi, un mois plus tard, de son licenciement d'un poste de dirigeante dans une grande société financière. Son passage à l'hôpital était donc venu s'ajouter à d'autres événements inattendus qui auront déstabilisé Micheline. Elle se sent un peu déboussolée et cherche à se remettre en selle.

C'est alors qu'elle se décide à me solliciter pour des consultations et pour « comprendre ses bagages familiaux, pour éviter de les transmettre à ses enfants, faire le tri et déployer ses propres ailes » dit-elle. Car elle pense que ses héritages familiaux sont la cause d'une certaine confusion dans sa vie et qu'ils l'empêchent d'y voir clair. Elle souffre aussi d'un mal de dos handicapant qu'elle attribue à ses difficultés financières inédites, rappelant par là aussi la vie de sa grand-mère.

Elle entame son travail en m'expliquant ces parallèles frappants entre la vie de sa grand-mère et sa propre situation, notamment à propos de sa relation aux hommes. Après des ruptures indépendantes de leurs volontés, toutes les deux sont devenues les amantes d'hommes fortunés dont les femmes étaient dépressives et médicamenteuses. Toutes deux avaient ce rôle de remplaçante d'une épouse en dépression. Alors que la grand-mère était entretenue par

un riche aristocrate sur une île espagnole, le chevalier servant de Micheline habitait aux États-Unis et se montrait tout aussi généreux et empressé.

Liens et correspondances



La rupture dramatique des grands-parents

Dans les deux cas, c'est à la suite de la rupture avec leurs maris que ces deux femmes se sont retrouvées dans des situations identiques, réduites à jouer les seconds rôles dans la vie d'hommes fortunés. Pour Micheline il s'agit du départ impromptu de son mari, tandis que pour la grand-mère, la situation était liée à l'invasion de l'Estonie par l'Union Soviétique et à la déportation de son mari en Sibérie. Comme nous allons l'analyser plus en détail, cette première rupture, dramatique, aura conditionné la vie des femmes dans cette famille, devenues des « remplaçantes ». L'essentiel du travail thérapeutique tournera autour de cette rupture, des circonstances historiques qui l'ont accompagnée ainsi que de l'impossibilité pour la grand-mère de véritablement digérer ces événements. Il s'agira de mettre en lumière et en mots une histoire non terminée, toujours active dans l'inconscient familial que Micheline rejoue dans sa propre vie. Mais au-delà de l'histoire elle-même, il s'agira surtout de reconnaître et de faire advenir la part de Micheline qui relève d'elle-même, autrement dit, du sujet en elle, à distinguer des aliénations qui ne manqueront pas de résister aux changements. L'écoute thérapeutique est ici le « nerf de la guerre » qui soutiendra le développement du sujet face à ses propres aliénations.

Lorsqu'en 1940 l'Union Soviétique envahit l'Estonie, les leaders politiques qui survécurent furent déportés en Sibérie. Tel fut le destin du grand-père de Micheline. La rupture est brutale. Que peut-il alors se passer dans l'esprit d'une jeune femme dont la vie bascule le jour où ces hommes ont emmené son mari pour le déporter ? Les envahisseurs Soviétiques s'approprient et annexent l'Estonie tandis que les destins de Micheline et sa de grand-mère, Estoniennes de souche, semblent aussi répéter ce scénario d'être des nouvelles « terres » conquises par des hommes plus puissants.

Après la disparition de son mari, sa maison ravagée par la guerre, la grand-mère de Micheline s'enfuit avec sa mère et sa fille pour trouver un refuge en Suède. La rupture du couple des grands-parents semble ainsi être le point de départ d'une suite d'événements qui décideront des destins à venir. Micheline entend dans les bribes de phrases qu'elle avait reçues en écho par sa mère qu'un reproche est

adressé à cet homme qui s'est laissé attraper, laissant trois femmes dans le besoin et à la merci des nouveaux dirigeants. Même s'il peut paraître injuste de reprocher au grand-père de s'être fait prendre, l'on peut aussi comprendre le désarroi de la grand-mère avec son lot de sentiments contradictoires. Quoiqu'il en soit, l'image que les femmes de cette famille se font des hommes est brouillée, l'image des femmes également.

Au cours des séances suivantes nous auront souvent l'occasion de revenir sur cet épisode tragique qui aura marqué la vie de sa mère, de sa grand-mère et de l'arrière-grand-mère de Micheline. Cette dernière étant par ailleurs porteuse du deuil d'un fils disparu dans les conflits armés.

Les enjeux dont Micheline aura hérité combinent un destin personnel et familial à l'histoire des nombreuses victimes des guerres et de leurs tragédies. Elle-même a conscience d'être dépositaire d'une sorte de mission : « terminer quelque chose pour ces femmes ».

Tel un phénix qui va renaître de ses cendres, le sujet chez Micheline semble avoir trouvé le lieu d'une origine traumatisée, d'où il lui faudra s'extirper pour s'en libérer. Une partie autonome en elle, celle du sujet en soi, « voudrait maintenant voler de ses propres ailes ». La présence de cet élan salutaire se repère dans des rêveries d'identification à un oiseau ou à un ange. Peut-être également la présence du sujet chez elle transparaît-elle aussi dans ce rêve récurrent où Micheline éprouvait du bonheur à garder un nouveau-né « tout doux et mignon ».

Le transfert de la mère

Entre Micheline et sa grand-mère se trouve une mère en souffrance. La mise en lumière du vécu de sa petite enfance explique une bonne partie de ses névroses, et les références historiques font sens. Car en effet, après avoir trouvé refuge en Suède, la grand-mère laissera sa propre mère s'occuper de sa fille tandis qu'elle-même tentait sa chance aux Baléares comme artiste peintre et...amante de l'aristocrate fortuné - mais marié. Micheline comprend maintenant que pour sa mère, la rupture avec sa propre mère vient s'ajouter à la perte du père déporté. Même si la grand-mère de Micheline

s'occupera financièrement de sa mère, entre l'Espagne et la Suède la distance est bien là. La mère de Micheline restera donc en Suède avec sa grand-mère. Comme cette dernière est croyante et pratiquante, il est probable qu'elle ne voyait pas d'un bon œil la nouvelle vie de sa fille. Mais au vu des circonstances tragiques du passé, difficile pour elle de jeter la pierre à sa fille.

Quinze années après le départ d'Estonie, les choses se compliquent. Contre toute attente, le grand-père de Micheline réapparaît. Mais il n'est plus le même. Toutes ces années de privation et de souffrance auront profondément perturbé cet homme-fantôme. Pour la grand-mère et la fille, la situation semblait impossible à gérer. Face au disparu, éventuellement tenu pour mort, aucune des femmes ne semble être en mesure de lui faire une place. Sa femme ne quittera pas sa vie aux Baléares et sa fille ne sait pas gérer le tapage médiatique qui entoure ce retour. Micheline n'a pas beaucoup d'information sur la situation à l'époque, mais quoiqu'il en soit, deux ans plus tard, le survivant des camps de Sibérie mourra d'un cancer, laissant la mère de Micheline aux prises avec des sentiments contradictoires faciles à imaginer, non sans liens avec ceux qui auront inévitablement travaillés sa mère. Sans doute auront-ils joué un rôle dans la maladie qui emportera la grand-mère de Micheline.

Depuis son plus jeune âge Micheline s'était sentie investie d'une importante mission, consistant notamment à aider sa mère. Comme sa grand-mère était partie en Espagne et qu'elle ne s'était pas occupée de sa mère, Micheline a toujours pensé qu'elle devait prendre cette place : « c'est mon rôle pour ma mère » dit-elle. Elle ne se doutait bien sûr pas qu'en maternant sa mère elle se mettait en position d'hériter du destin de sa grand-mère. Pour rendre compte de cette inversion des rôles, l'on parle d'une « parentalisation » de l'enfant, mis à la place d'un parent. Mais aujourd'hui Micheline reconnaît que tout cela fut bien lourd pour les épaules de la petite fille qu'elle fut. Ce rôle lui pèse encore. Un lapsus de sa mère viendra confirmer cette fonction d'être la mère de sa mère. Micheline me raconte quels furent les termes employés par sa mère lorsque récemment, en présence de son père, ils furent présentés à des connaissances : « et voici ma fille et son mari »... Pour comprendre ce lapsus, il faut savoir que son mari assumait le rôle du père déporté en Sibérie - chose qui fut déjà établie en amont dans le

travail thérapeutique. Dans ce contexte, il apparaît assez clairement que pour la mère de Micheline, sa fille et son propre mari assumaient des transferts non intégrés envers sa mère et son père. Avec le recul que permet la distance historique, les conséquences de ce transfert peuvent maintenant s'analyser.

En même temps qu'elle devient plus consciente des raisons qui l'avaient enfermée dans cette position de mère de sa mère, Micheline réalise qu'elle n'est pas responsable des drames du passé, que tout cela est bien fatigant ! La petite fille en elle a aussi besoin qu'on s'occupe d'elle. Elle comprend que le rôle qu'elle pensait avoir volontairement adopté, celui d'être la mère de sa mère, n'était qu'une manière de s'adapter aux besoins inconscients de sa mère, pour des raisons qui deviennent plus claires à chaque séance. Enfin, c'est en tant que fille devenue adulte qu'elle imagine dorénavant d'aimer et d'aider sa mère vieillissante.

Se libérer du passé

Le travail d'intégration se poursuit. Soudain, spontanément, Micheline exprime un désir de vengeance, le fantasme de reprendre cette terre que les Soviétiques ont arraché à ses ancêtres^[12]. Un héritage archaïque (inconscient) est ici mis à jour. Bien sûr que sa mère et sa grand-mère, ainsi qu'une majorité d'Estoniens, auront désiré renverser la situation ! Tout en reconnaissant la légitimité de cette réaction, je lui propose plutôt de rester dans une dimension symbolique, c'est-à-dire de se donner la possibilité d'aborder autrement cet héritage, à partir de son propre présent, dans une position de sujet. Car il s'agit bien là de faire la part des choses, entre la transmission d'une mission réparatrice transgénérationnelle et la tentation de s'y identifier, ou, au contraire, de faire le deuil des vécus non intégrés par ses aïeux. Combien sont-ils qui reprennent à leurs comptes des tendances vindicatives hérités d'anciennes histoires de familles, comme entre les Capulet et les Montaigu (*Roméo et Juliette* de Shakespeare) au détriment de l'amour, du cœur, ou encore du sujet, qui, pour advenir, a besoin de s'émanciper des aliénations transgénérationnelles. Comme j'ai proposé de le comprendre dans mes analyses sur l'histoire d'Œdipe, sa fille

Antigone incarne idéalement (ou mythologiquement) ce genre de destin tragique pour qui hérite d'aliénations cumulées sur plusieurs générations. Du point de vue de l'intégration transgénérationnelle, l'essentiel concerne le développement du sujet en soi, c'est-à-dire de soi-même. C'est lui qui intègre ses héritages transgénérationnels inconscients afin de tourner les pages de l'histoire et non pas de les reprendre à son compte.

Le fait d'avoir exprimé les désirs de ses aïeux et des victimes de la guerre a permis à Micheline de prendre la mesure de son héritage inconscient, d'une mission qui aurait été déléguée aux survivants et à leurs progénitures. À cet instant du travail thérapeutique il s'agit de veiller à ne pas en remettre une couche et risquer d'encourager la poursuite d'une tendance dictée par son inconscient. Au contraire, il s'agit de ne pas perdre de vue le sujet cherchant à advenir face à ses aliénations transgénérationnelles, cherchant à inscrire à nouveau dans le flux de la vie, dans l'ouverture au nouveau.

Chez Micheline le « nouveau » se présente sous la forme d'un admirateur qui ne s'intéresse pas à sa personnalité sociale et professionnelle mais à celle qu'il perçoit derrière le masque. Micheline est d'abord déstabilisée : fini les jeux de rôles si faciles à gérer ! Elle ne se trouve plus devant une demande de maternage. Voici matière à analyser ses réactions au regard de cette fonction (maternelle) qu'elle a si bien développée, d'abord avec sa mère, ensuite avec son mari et bien entendu avec ses enfants. Souhaite-t-elle encore assumer les tragédies du passé, l'héritage de ses aïeux, et remplacer la mère de sa mère ? Continuera-t-elle à être une autre, une remplaçante de femme pour ces hommes malheureux en ménage ? Ou lui faut-il envisager les choses sous un autre angle, en considérant qu'elle pourrait elle-même changer sa vie en fonction de ses propres idées, plus librement ? Dans cette même veine d'analyse, elle ne peut alors s'empêcher de faire un rapprochement entre la durée de son mariage, quinze ans, et la durée de la déportation de son grand-père, comme s'il fallait réparer une ancienne injustice faite aux hommes et les mater. De fil en aiguille, le long de ses analyses, elle trouve sa propre position, clarifie ses propres désirs.

Lorsque son ami Américain insiste pour qu'elle vienne le rejoindre, elle note à quel point il lui serait facile de glisser vers le confort du déjà connu, encore programmé par son héritage familial, même si celui-ci devient de plus en plus conscient. Elle s'était

accommodée de la situation en pensant que cela lui garantissait une certaine liberté avant de réaliser à quel point elle reprenait le schéma de sa grand-mère auquel elle était pieds et poings inconsciemment liée. En réalisant à quel point elle avait adopté ce rôle de remplaçante avec sa mère, elle trouve l'origine de ses problèmes avec les hommes et peut commencer à se positionner autrement, même s'il n'est pas simple de tout réapprendre et de sortir de ses habitudes.

En effet, sa nouvelle relation n'est pas sans lui poser des difficultés inédites. Se risquer dans une véritable relation apparaît parfois comme une voie sans issue, indiquant à quel point elle restait encore tributaire d'une mémoire traumatisée par la rupture subie au niveau de ses grands-parents. Car si elle se désolidarise de la solution qui fut celle de sa grand-mère, cela la confronte à la rupture tragique qui en fût à l'origine, à cet amour rendu impossible à cause des circonstances déjà expliquées. Parfois la force du passé surgit au travers d'un sentiment de culpabilité qui la motiverait à répondre positivement à la demande de son ami américain. Mais est-ce là une motivation valable ou ne s'agit-il pas plutôt d'une fidélité inconsciente envers ses aïeux qui entrave son propre développement ? Dans le fond, Micheline hésite à poursuivre une liaison peu satisfaisante, dans laquelle elle n'aura jamais que le second rôle. À la longue, les avantages d'une telle situation ne se retourneront-ils pas contre elle ? Par exemple en développant un cancer comme sa grand-mère ?

Elle mentionne la condescendance de sa mère à l'égard de ce genre de relation, comme quoi elle mérite bien d'être traitée en princesse après avoir perdu son mari. Mais le discours de sa mère ne s'adresse-t-il pas plutôt à la grand-mère de Micheline ? L'analyse de ce transfert mérite en effet d'être approfondi pour continuer à se libérer de son rôle de remplaçante. Micheline se souvient ainsi d'autres épisodes dans sa vie de femme où elle avait dû prendre le contre-pied des projections de sa mère, sans comprendre à l'époque les enjeux transférentiels qui se jouaient systématiquement. Toutes ces considérations ne l'empêchent pas pour autant d'être reconnaissante d'avoir eu une mère qui encourageait un certain épanouissement et qui, par exemple, l'envoyait quotidiennement courir pieds nus dans le jardin pour vivre pleinement l'instant présent.

Le passage à « autre chose »

Micheline privilégie maintenant le choix plus courageux de changer ses relations aux hommes, tout en éprouvant et en analysant cette partie d'elle qu'elle identifie comme provenant de sa grand-mère - et non pas véritablement d'elle-même. Ces pas en direction de l'inconnu et du nouveau trouvent un soutien inattendu. Dans son travail d'analyse, c'est la figure de son arrière-grand-mère (croyante orthodoxe) qui devient alors prégnante, comme si celle-ci se réjouissait du changement qui se dessine. Une sensation d'alignement vertical traverse Micheline, étonnée, mais satisfaite d'éprouver dans son corps les effets de ses prises de conscience. Une sensation qu'elle interprète comme une confirmation de faire les bons choix. Oui, en même temps qu'elle intègre l'histoire de ses ancêtres, elle restaure un équilibre perdu et se sent de mieux en mieux, plus entière. Le mal de dos lui aussi s'en est allé...

La mise en lumière des circonstances traumatiques associées à la rupture des grands-parents, ainsi que des conséquences de cet événement sur sa mère, aura permis à Micheline de se départir du rôle de mère de sa mère. Elle se donne alors une chance de ne pas répéter le destin de sa grand-mère pour s'engager vers de nouveaux horizons et avec la sensation d'aller de mieux en mieux. Au lieu de rester dans des schémas inconscients, fidèles à ses héritages transgénérationnels, Micheline s'est suffisamment découverte elle-même pour oser autre chose, pour se défaire de son rôle de remplaçante. Les prises de conscience de son héritage transgénérationnel lui aura permis de progressivement s'en émanciper. Dans sa vie personnelle, au lieu de continuer à materner l'autre, une fonction dominante peut-être mais néanmoins peu satisfaisante quant à son propre épanouissement, elle développe un rapport plus « cool » avec les hommes.

Finalement elle-même comprend qu'il lui aura fallu passer par une expérience similaire à celle de sa grand-mère avec les hommes pour véritablement ressentir et traverser les émotions restées non intégrées dans les vécus de ses aïeux. En paix avec l'histoire et avec elle-même, tenant mieux les rênes de son destin, Micheline peut

poursuivre son propre chemin.

En conclusion

Cet exemple montre toute la différence entre une explication (« ça vient de ma grand-mère ») et un travail d'intégration. Ici, l'explication de départ était assez juste, ce qui nous a permis un important gain de temps. Mais parfois les explications viennent cacher d'autres éléments qui restent ainsi dans l'ombre. Les analyses tournent alors en rond et les explications se transforment en un système de défense stérile. Or elles ne sont, au mieux, qu'une première étape vers l'intégration. Dans l'exemple présenté, nous sommes passés d'une explication (intellectuelle) à une connaissance. L'histoire, cause du problème, devient alors une source d'enseignement.

Références bibliographiques

- ABRAHAM Nicolas et TÖROK Maria (1987), *L'écorce et le noyau*, Flammarion, Paris.
- CANAULT Nina (1998), *Comment paye-t-on les fautes de ses ancêtres*, Desclée de Brouwer, Paris.
- DUMAS Didier (2001), *La Bible et ses fantômes*, Desclée de Brouwer, Paris.
- GAILLARD Thierry (2020), *A propos de la métamorphose d'Œdipe en héros de Colone*, Génésis éditions, Genève.
- GAILLARD Thierry (2020), *Intégrer ses héritages transgénérationnels*, Génésis éditions (6^{ème}), Genève.
- GAILLARD Thierry (2020), *L'intégration transgénérationnelle, ces histoires qui hantent le présent*, Génésis éditions (3^{ème}), Genève.
- GAILLARD Thierry (2020), *L'autre Œdipe. De Freud à Sophocle*, Génésis édition (3^{ème}), Genève.
- GAILLARD Thierry (2020), *Sophocle thérapeute. La guérison d'Œdipe à Colone*, Génésis édition (3^{ème}), Genève.
- JUNG Carl Gustave, *L'âme et le Soi, renaissance et*

individuation, Albin Michel (1990), Paris
ROUCHY Jean-Claude et al. (2001), *La psychanalyse avec
Nicolas Abraham et Maria Torok*, Érès, Paris.
TISSERON Serge et al. (1995), *Le psychisme à l'épreuve des
générations : clinique du fantôme*, Dunod, Paris.

Elisabeth Darchis



Elisabeth DARCHIS est psychologue clinicienne, psychanalyste, thérapeute de couple psychanalytique et thérapeute familiale psychanalytique (STFPIF). Membre de : STFPIF (Ex-Présidente de 2008 à 2011), SFTFP (Bureau), STFPNPC, AIPCF (Secrétaire du conseil scientifique), STFPNPC, Association Européenne Abraham et Torok (Secrétaire générale), AFCCC, SFPPG, MARCE, WAIHM, AFED, APCE 92 (Ex-Présidente).

Formatrice, superviseur, psychanalyste de groupe (formée par D. Anzieu et A. Missenard) et psychodramatiste (CEFFRAP), elle forme des thérapeutes familiaux. Elle est aussi enseignante aux Universités de Paris X Ouest Nanterre (Séminaire *Périnatalité et famille* au Master 2) et Paris VII Diderot (Responsable pédagogique du DU : *Approche psychanalytique groupale et familiale*). Elle a travaillé au foyer de femmes battues de Flora Tristan (1978-1990) et pendant 30 ans en maternité, néonatalogie et pédiatrie, à l'hôpital de l'AP/HP, Louis Mourier, à Colombes (1980-2010).

Spécialiste en psychanalyse familiale périnatale, elle est l'auteure d'un grand nombre d'ouvrages et d'articles professionnels ou grand public et a fait de nombreuses interventions médiatiques (TV et radio).

Elle exerce en cabinet libéral à Bois Colombes (92270).

V. Le transgénérationnel dans le déni de grossesse

Élisabeth Darchis

Dans cet article, je présente l'importance de la prise en compte d'éléments transgénérationnels dans la thérapie d'une jeune femme qui rencontre d'énormes difficultés à l'annonce de sa grossesse. Cette jeune femme, Claire, a d'abord fait un déni de grossesse. Lorsqu'elle apprend qu'elle est enceinte de plus de cinq mois, elle n'imagine pas pouvoir assumer sa situation. Tout cela lui est totalement insupportable et la jette dans un profond désarroi. En proie à de grosses angoisses, elle accouche sous anonymat (sous « X ») en écartant le jeune père. Le travail de thérapie psychanalytique, prenant en compte l'héritage inconscient de traumatismes sur plusieurs générations, permettra de sortir de la crise.

Le transgénérationnel en thérapie familiale psychanalytique périnatale

La thérapie familiale psychanalytique périnatale (TFPP) est une approche thérapeutique qui accompagne, dès la grossesse, les futurs parents ayant des difficultés à construire une famille.

Cette approche tient compte des héritages transgénérationnels inconscients. Lorsque la part des ancêtres comporte des traumatismes insuffisamment élaborés dans les générations ascendantes, le nécessaire *voyage psychique de la grossesse*^[13] vers les retrouvailles générationnelles ne s'effectue pas. La future mère ne trouve pas dans l'inconscient collectif familial le consentement psychique des ancêtres nécessaire à la préparation d'une nouvelle génération. Ce genre de lacune est fréquent dans les cas de déni de grossesse où la dimension familiale est écartée et où le projet de

parentalité est absent. Lorsque la famille ne peut naître sur le plan psychique ou symbolique, le thérapeute doit alors commencer par l'accompagnement du groupe d'origine, c'est-à-dire la femme enceinte et son bébé in utero.

Le choc de la grossesse et début de thérapie

Plus de cinq mois après sa séparation d'avec son ami, Claire est persuadée que le médecin se trompe lorsqu'il lui annonce qu'elle est enceinte. Le test qui va confirmer la grossesse la plonge dans l'effroi, la panique et l'incompréhension. Comment est-ce possible ? Le centre d'IVG vers lequel elle se précipite refuse l'avortement après une échographie indiquant une grossesse de presque 6 mois. Claire est alors sidérée, au bord de la déréalisation.

Contrairement à la grossesse dissimulée ou aux dénégations de grossesse, ne pas réaliser sa grossesse pendant près de 6 mois correspond à un déni de grossesse^[14]. Un tel déni est un mécanisme de défense profond et inconscient mis en place par la psyché lorsque les faits d'être enceinte ou de devenir parent sont inconcevables et impensables. Le bébé se développe en secret avec une psyché maternelle qui ne veut rien en savoir. Corps et psyché fonctionnent de façon clivée jusqu'à ce que la réalité finisse par les confronter.

Pour Claire, l'annonce de sa grossesse fut un choc traumatique avec un risque d'effondrement grave. Cette révélation produit un véritable chaos, une sidération, de l'incrédulité et de la stupeur. Ce peut être pour la future mère un véritable cataclysme ou le début d'une « grande tempête psychique ». « Enlevez-moi ça ! » demandait Claire effrayée. Les équipes de la maternité ne veulent pas la laisser repartir chez elle dans cet état et l'orientent alors vers ma consultation de psychologue de la maternité qui se trouve au sein même du service de gynécologie-obstétrique de l'hôpital.

Au cours du premier entretien thérapeutique, Claire effondrée et terrorisée se sent dans une impasse. Un seul dénouement va paraître possible : l'accouchement anonyme. Cette éventuelle issue la soulage un peu, mais ne lui enlève pas la frayeur de devoir accoucher : « Je ne m'y vois pas, c'est horrible ». Cette évocation semble la mettre dans un état quasi hallucinatoire, un « état de

traumatose psychique » au sens du concept d'André Carel^[15]. C'est en fait l'impossibilité de constituer un groupe à deux, elle et son bébé, qui s'actualise. Plonger dans « cette foule à deux » lui rappellerait trop ses origines avec sa propre naissance « interdite » comme nous allons le comprendre.

L'héritage d'un deuil non fait par les parents

Avant la naissance de Claire et de sa sœur jumelle, leurs parents avaient perdu une fille. Cette sœur aînée s'appelait aussi Claire. De toute évidence, dans l'esprit de ses parents, la deuxième Claire est chargée de compenser la disparition de la première. Fragile, la famille semble s'être inconsciemment organisée pour clore la filiation après les jumelles. Elle évite ainsi toute nouvelle surprise et se garde de faire ressurgir l'angoissant thème de la mort et des séparations.

Dans cette famille, on ne parlait jamais de la disparition de la sœur aînée, sauf dans les phrases ambiguës de la mère : « Le bon Dieu m'a pardonné : finalement j'ai eu deux grossesses et deux filles ». Le discours sur la grossesse gémellaire (de remplacement) fait disparaître ici la perte du premier enfant, comme s'il n'était plus nécessaire d'en faire le deuil.

Mais lorsque Claire est nommée dans la famille, c'est à chaque fois une étrangère fantomatique qui est convoquée : sa sœur aînée, décédée avant sa naissance. Dans un mécanisme d'inclusion, le corps de l'enfant que fut Claire aura servi de crypte (c'est-à-dire de réceptacle) au deuil non fait de sa sœur aînée, comme un cocon autour d'une chrysalide défunte. Nicolas Abraham et Maria Torok ont mis en évidence ce type d'« identification endocryptique » qui consiste « à échanger sa propre identité contre une identification à la vie d'outre-tombe de l'objet. »^[16]

Dans les premiers temps de la thérapie Claire va comprendre progressivement cette confusion d'identité. Elle va recourir au stratagème de se nommer elle-même Claire II - son moi étant encore Claire I, cette autre qui fut perdue puis retrouvée par ses parents grâce à la complicité inconsciente de Claire II. Elle-même existe-t-elle assez pour donner la vie à un enfant ? Surtout qu'elle a déjà la charge de faire survivre une morte et ainsi de soigner sa famille !

Comment dans ces conditions devenir mère ? Et comment s'identifier à sa mère qui, au lieu de faire son deuil, donne existence à un enfant mort, Claire I, à travers Claire II ? Une mère qui demande à sa fille de se soumettre aux attentes des autres, à l'obligation de réparer une famille traumatisée par le deuil d'un premier enfant ? Pour faire la part des choses, il faut alors mieux comprendre le vécu de ses propres parents.

La mère de Claire avait perdu son père qui s'était suicidé quand elle avait 10 ans. Et le père de Claire, complice muet ou instigateur inconscient du silence, respecte l'escamotage du premier enfant mort pour ne pas remuer des souvenirs tragiques dont les causes n'ont jamais été évoquées. Lui-même a été élevé par sa grand-mère pour des raisons obscures. Il semble d'ailleurs peu à l'aise dans sa fonction paternelle et ses filles jumelles l'appellent par son prénom. Parce qu'il est trop proche de ses filles, il exclut la mère alors dépossédée et jalouse.

Dans l'histoire de cette famille d'origine française il y a aussi des secrets honteux, des ruptures et des exclusions déchirantes. Des événements non intégrés qui, eux aussi, entravent la construction d'une nouvelle lignée. Un clivage existe entre le mauvais qu'il faut cacher et la belle image de réussite qu'il faut montrer et qui sert d'étayage à la famille de Claire. Un faux self familial dissimule une partie des aïeux car « ils auraient fait des choses abominables dont on ne peut pas parler » dit Claire. Lorsque la honte alimente le fonctionnement familial, le danger est que l'enfant à son tour, dit Serge Tisseron, « soit tenté d'avoir lui-même des comportements honteux comme une manière de retrouver à l'intérieur de lui cette figure parentale honnie et de communier avec elle ».^[17] En effet, Claire a des comportements dérangeants pour cette famille qui prône défensivement un Moi idéal familial. Pourtant, et paradoxalement, sa vie dissolue, ainsi que ses écroulements et ses secrets avilissants, rassemblent aussi le corps familial clivé. Elle sert de support aux plaintes parentales et souvent Claire coupable ou honteuse, doit réparer. On compte beaucoup sur elle pour aider et faire fonctionner les dénis : n'est-elle pas la preuve vivante d'une immortalité familiale en garantissant le deuil non fait de sa sœur aînée ?

Au nom de leur sacro-sainte indépendance, à 35 ans, les jumelles ne veulent surtout pas d'enfant. Elles n'ont pas d'avenir sauf à s'amuser au jour le jour ou à briller dans leurs carrières

professionnelles, seule issue possible à la dépression qui taraude cette famille narcissique. Cependant Claire récupère cette dépression à son compte pour soulager inconsciemment la famille. Il y a deux ans, elle a fait une tentative de suicide médicamenteuse, avec une prise d'alcool. « Je ne leur dirai rien de ma grossesse car je les ai déjà fait trop souffrir, notamment avec ma dépression » énonce Claire au début de nos entretiens.

Le premier temps de la thérapie va offrir un lieu de soutien et de contenance qui permettra à Claire de s'accrocher à sa vie pendant plusieurs semaines. « Je vis au jour le jour, j'évite de penser, j'attends nos rencontres que j'espère impatientement. Entre les deux, je reste repliée chez moi pendant des jours sans sortir et sans parler... Sans ces entretiens, je ne serais plus là... » Sa dépression d'autrefois prend sens : « Quelle est ma propre vie, sinon celle des autres, fade et superficielle » ? La mort parfois espérée rode souvent dans ses dires et je vais rapprocher les rendez-vous.

Le père désavoué

Lorsque Claire avait rencontré Sim, celui-ci l'avait aidée à sortir de sa dépression. Ce gentil compagnon est un homme d'origine étrangère et de condition modeste, de 8 ans plus jeune. Pour Claire, l'avenir était inenvisageable avec lui car leur niveau culturel et leurs intérêts les différenciaient grandement. Elle ressent cette relation comme déshonorante et elle l'a cachée à ses parents pour ne pas subir de réprobation : « Elle a honte de moi devant sa famille » énonce Sim qui nous décrira l'attitude dure et dévalorisante de Claire. Il a un petit emploi d'ouvrier alors qu'elle travaille en tant que cadre supérieur. Sim a été déscolarisé très tôt et il a travaillé dès 12 ans pour aider sa famille. Il est venu seul en France à 18 ans avec pour mission de subvenir aux besoins de ses parents traumatisés par un revers de fortune. En écho avec les fonctionnements de Claire qui se préoccupe exclusivement de l'autre (toujours à soigner le deuil non fait de sa mère) Sim vit dans le projet de pourvoir aux besoins de sa famille restée dans le pays d'origine. Son père, orphelin très tôt de père, a été dépossédé d'un héritage et a fait une dépression en sombrant dans l'alcool. Il est devenu violent à la maison et c'est Sim, en tant qu'aîné, qui prend la place du chef de famille. L'argent

qu'il gagne est consacré à des procès sans fin pour récupérer l'héritage familial. Généreux et souriant, Sim nous parlera avec émotion et sensibilité, tentant de contenir ses propres souffrances. Sa rencontre avec Claire dont il est complètement amoureux est une merveilleuse aventure. Mais est-il lui-même capable de construire sa propre famille ? Les charges de son père alcoolique et de sa mère dépressive sont bien présentes dans sa vie.

Un rapport paradoxal lie ce couple. Comme le souligne Alberto Eiguer^[18] : « L'enchevêtrement de cryptes ancestrales forme le lien conjugal » dans une « complémentarité entre les représentations ancestrales ». Chacun reconnaît chez l'autre ce qui est partagé en miroir, mais le partenaire représente aussi cette partie de soi (aliénée) que l'on réfute. Se quitter est difficile mais rester ensemble confronte à la réactivation des traumatismes. Claire avait finalement rompu car cette relation lui semblait une erreur et une faiblesse de sa part : « Cela n'aurait jamais dû exister ». Pourtant, c'est encore Sim qu'elle appelle au secours quand elle se sent seule.

L'analyse des fonctionnements familiaux

En souhaitant mettre son bébé à l'écart, avec un accouchement sous X, Claire fait disparaître un enfant et s'inscrit dans la continuité du déni familial - qui ne peut faire qu'un enfant secret et dénié. Par la suite, Claire fantasmera aussi un enfant mort avec des malformations, images qui traverseront également ses angoisses et cauchemars violents. En fait, de tels désirs correspondent à ceux, inconscients, de sa famille : pour maintenir en vie le fantôme de la sœur aînée et pour s'épargner le travail de son deuil, un enfant doit mourir.

Pour Claire il semble impossible de parler de cette grossesse à sa sœur ou à ses parents. « Je leur ai déjà fait tellement de soucis » dit Claire. Elle informera néanmoins le père de l'enfant, mais en lui annonçant fermement son choix de confier le bébé à l'adoption. De son côté cet homme aimerait bien récupérer le nourrisson et il a vite annoncé à sa famille sa paternité, mais cela reste inimaginable pour Claire qui refuse catégoriquement des entretiens conjoints avec son ex-compagnon dans le travail thérapeutique. Tout ce qui pourrait représenter un nouveau groupe familial est écarté avec terreur.

Dans le « néogroupe »^[19] avec le bébé in-utero, la thérapeute et la cothérapeute en stage, Claire va se confier, parler de ce qu'elle vit, de celle qu'elle est et de celle qu'elle a été dans sa famille. La grossesse la propulse vers ses origines et elle fait des liens sur les modes de fonctionnement qui lui ont été inconsciemment transmis : secret, sacrifice, don, idéalisation... Lors des séances, elle prend conscience des tabous et des silences répétés dans la famille, comme de la solitude extrême dans laquelle ses parents l'ont souvent laissée. Dans ce voyage régressif thérapeutique, elle réalise l'absence chez eux de préoccupation parentale envers ses propres besoins. La culpabilité et la honte de Claire étaient en fait destinées à cacher la haine et à écarter la menace d'être rejetée si elle dérogeait au contrat inconscient du groupe.

Entendue maintenant dans ses plaintes, Claire peut désormais les exprimer dans sa famille. Avec une nouvelle lucidité et sous la pression du harcèlement parental, elle a pu enfin « craquer » en rompant le silence. Elle leur a dit au téléphone qu'elle était enceinte et qu'elle souhaitait confier le bébé : « Ils n'ont fait aucun commentaire ; ils sont égaux à eux-mêmes » dit-elle. Elle n'attendait rien d'eux et n'a donc pas été déçue ; elle s'est plutôt sentie soulagée de façon étonnante et neuve.

La famille s'est retrouvée ensuite chez Sylvie, la sœur jumelle qui n'est pas au courant. Les parents ont « fait semblant de rien ». Son père anxieux parle de soucis financiers et la mère du tracassé que fait la grand-mère. « J'ai toujours fait l'éponge, en écoutant les doléances de mes parents » réalise Claire. C'est juste sur le quai de la gare, au moment des adieux, que le père a embrassé sa fille en lui disant discrètement : « Soigne-toi bien et si tu as besoin d'argent nous sommes là ; vivement que cela se termine pour toi. » En thérapie, Claire sent une nouvelle révolte qui gronde en elle, car elle entend que ses propres parents verrouillent la filiation et ne l'aident pas à s'envisager mère, ni à être grands-parents. Elle réalise que son refus d'enfant proviendrait de plus haut, d'une influence transgénérationnelle qui pesait sur ses choix. Elle a l'impression de se détacher de ses parents et évoquera la sensation de naître à elle-même, comme sujet pouvant penser et ressentir de manière personnelle. L'absence de parole dans cette famille organisait une transmission de faits non-dits et de choses non digérées, d'éléments bruts non élaborés ; les générations précédentes n'avaient pas payé

leur dû au moment des passages et c'est la génération suivante qui portait la charge non traitée, non acquittée. La descendance était interdite de procréation car elle renvoyait « à une préhistoire indéchiffrable, les aliénants aux générations précédentes. »^[20]

Auparavant Claire ne voulait rien savoir du bébé qu'elle portait, mais au fur et à mesure des séances, elle a pensé à lui et a souhaité connaître son sexe afin de lui laisser un prénom. C'est une petite fille qu'elle attend. Elle va montrer une nouvelle préoccupation maternelle envers ce petit être qu'elle héberge et que nous contenons ensemble dans le néogroupe thérapeutique.

Le choix de l'accouchement sous X

Claire a choisi l'accouchement anonyme sous X car elle pense encore que c'est une chance pour le bébé de trouver une vraie famille en dehors et loin d'elle. L'accouchement sera long et les contractions stagnent pendant trois jours, ce qui arrive lorsque la femme n'est pas prête à mettre au monde un bébé. Pour Claire, ce moment n'est pas rien et elle est pleine d'émotions. Sa mère étant absente une fois de plus, c'est dans le transfert avec sa thérapeute qu'elle va mettre en place un lien maternel. Je viens la voir le troisième jour de son hospitalisation, et pendant l'entretien que je mènerai au pied de son lit, les contractions vont étonnamment se rythmer et s'accélérer... Dans l'heure suivante le bébé naît par forceps et il va bien. Claire éprouvera des émotions très fortes dans la rencontre avec cette petite fille qu'elle va prénommer et que nous appellerons Alixe. Au cours des entretiens, elle prendra le bébé dans ses bras en le regardant silencieusement ; mais se projeter dans l'avenir lui semble encore terrifiant. Elle pense en fait que c'est le plus beau jour de sa vie et dit alors que son cœur la conduirait bien à reprendre Alixe, mais que sa raison la maintient dans sa décision.

Alix est une belle enfant, attentive, qui regarde tout autour d'elle, contrairement à d'autres bébés nés sous X souvent très endormis et en attente de s'ouvrir sur l'extérieur. La touchante attitude de Claire a ému les équipes qui investissent très bien Alixe, laquelle bénéficie de suffisamment d'attentions pour se développer normalement. Les réseaux périnataux se mobilisent autour de cette femme poignante et

attendrissante. Avec les équipes de la maternité, du secteur social et l'ASE nous avons préparé l'accueil du bébé et son orientation en pouponnière. Au bout de quelques jours, après avoir confié le bébé à l'adoption, Claire quitte l'hôpital.

La levée de secrets et naissance d'un désir d'adoption

La jeune femme amène en séance un épisode familial qui a retenu son attention : son père lui a parlé au téléphone sans évoquer le bébé. Claire s'en insurge et lui demande s'il n'a pas une question précise à poser. Le père étonné ne voit pas de quoi elle parle. Elle lui dit alors qu'elle a accouché d'une petite fille, lui donne son poids et son prénom, et elle ajoute combien c'est difficile. Devant le nouveau fonctionnement de sa fille, le père rompt le silence : il lui dit que lui et sa femme peuvent comprendre sa douleur, car eux aussi « ont perdu un enfant et il a été long et difficile d'en guérir ». Une amorce d'échange prend naissance, le souvenir de la sœur aînée semble sortir de sa crypte. Mais pour l'instant, la mise à l'écart du nouveau-né semble encore être le prix à payer pour enfin pouvoir parler du décès de la première Claire. « On te comprend, car tu perds aussi un enfant » lui dit son père. Mais dans son discours Alixe ne peut exister qu'en terme de perte, de double de l'enfant mort, ce qui montre bien la présence d'un deuil non fait et de son influence sur Claire -, interdite de donner la vie à une nouvelle génération. Un nouveau-né ne peut être que perdu dans cette famille qui ne veut ni ne peut déloger un ancêtre ou réveiller un événement qui fut traumatisant.

Un jour, Claire me confie que « d'avoir eu un enfant que je n'ai plus, peut être que je ne m'en relèverai pas ». Je souligne alors ces paroles « ventriloques » pour lui fait entendre que sa mère aurait pu prononcer de telles paroles à la mort de sa première fille. Que ce discours pourrait resurgir de la bouche de sa mère si la deuxième Claire ne remplissait plus sa mission de remplaçante de la morte ! La différenciation entre Claire I et Claire II commence alors à être opérante. Durant les entretiens suivants la jeune mère va envisager une possibilité de reconnaître l'enfant. Elle ponctue souvent ses

interventions avec cette phrase « si je la reprends... si je la reprends, elle pourra voir son père... ». Claire introduit progressivement le père de l'enfant dans ses dires. Il sait que le bébé a été confié et il est prêt à l'aider si elle le récupère. Il a émis le désir de reconnaître sa fille, mais elle s'y oppose toujours formellement. Dans son esprit l'enfant est encore clandestine, sans appartenance.

La thérapie se poursuit et Claire a retrouvé des vécus d'autrefois, se souvient de ce qu'elle a reçu et ce qu'elle aurait voulu lorsqu'elle était une enfant. Elle fait un voyage régressif vers ses origines pour mieux comprendre sa propre évolution et les aléas de son cheminement dans la vie. Cette réécriture de l'histoire est une véritable psychanalyse. Mais pour « franchir le dernier pas », quand Claire imagine un avenir avec l'enfant, c'est encore un « véritable gouffre » qui s'ouvre devant elle. Elle « a peur de se jeter dans le vide », de se lancer dans cette grande aventure « vers un monde inconnu ». Introduire la perspective d'une nouvelle génération semble faire toujours resurgir le fantôme (sa sœur aînée) hors de sa crypte – ce qui réactive les résistances. Elle fait alors le lien avec ses états de vide, sa dépression et ses envies de mourir. Elle s'interroge sur la vie superficielle qu'elle menait avec sa jumelle. Un jour cependant, elle se sent prête à révéler le secret de son accouchement à sa sœur, dont l'avis sera décisif.

L'adoption

En prenant maintes précautions, Claire a pu parler à sa sœur jumelle qui a bien pris la chose. Si Claire adopte son bébé, Sylvie propose de l'aider. Et quinze jours après la naissance, Claire prend la décision de (ré-) adopter Alixe qui était devenue pupille d'état. Elle se sent soulagée : « Je dors mieux ; j'ai trouvé la paix ». Alixe est déclarée à la mairie par sa maman et tout un réseau de professionnels va encadrer le suivi et aménager les visites à la pouponnière, pour une adaptation progressive, afin que la construction des liens se fasse dans les meilleures conditions possibles. Claire va voir sa fille chaque semaine à la pouponnière et elle la récupère d'abord les week-ends et lors de nos consultations familiales.

Le travail thérapeutique avance et Claire repère de mieux en mieux les moments clefs de l'histoire familiale pour les soumettre à

sa relecture. Ses parents ont été avertis de l'adoption, ils ont précisé que quel que soit son choix, ils ne la « condamnaient pas ». Mais avec sa jumelle, elles n'ont pas pu échapper à la contrainte de la fête familiale de Noël et Claire sautera douloureusement une visite à la pouponnière. Ce jour-là, la « famille large » ne sait pas encore qu'Alix est née. Après la remise des cadeaux, les parents de Claire l'attirent discrètement à l'écart des convives afin de lui remettre un cadeau. À la stupéfaction de Claire est écrit sur le paquet : « De la part de papa, maman : pour Alix ». Claire entend bien maintenant la confusion générationnelle et quand elle rapporte ces faits en thérapie, elle est offusquée : « Vous allez voir, c'est incroyable ! » dit-elle.

Par ailleurs Claire a toujours du mal à évoquer une branche de sa famille. Elle plaque sa main sur la bouche pour dire combien il est honteux de parler de ces personnes. Et quand elle parle du père d'Alix, elle porte aussi la main devant sa bouche en regardant son enfant, comme si elle voulait se faire taire. Elle a en effet transgressé les conventions familiales en allant avec quelqu'un d'un milieu différent et qui, apparemment, fait écho avec quelque chose de déshonorant concernant cette branche familiale répudiée. Il faudrait gommer ou effacer cette lignée méprisable pour ne garder que la lignée qui vient d'un milieu aisé. La rupture avec cette lignée ascendante veut se répéter dans la descendance, entre les parents d'Alix.

Toujours en rapport avec ses aïeux, sans le savoir, Claire à repris pour sa fille le prénom d'une ancêtre. Celle-ci revient alors à la conscience des uns et des autres. « Ma grand-mère paternelle Alix était une terreur » dit le père de Claire qui s'étonne du choix de ce prénom. Des questions sur l'arbre généalogique pourront alors se développer à partir des souvenirs de son père. Ce dernier lui fournira un listing sur ordinateur mais avec des places manquantes, non reliées entre elles et avec des lignées ascendantes gommées. Ce matériel n'évoque pas l'arbre généalogique avec ses différentes branches, mais une succession de noms sans racines, ni avenir. Mais plus rien ne semble freiner la curiosité grandissante de Claire qui se penche sur les répétitions, les confusions, les secrets et l'oubli du passé...

Auparavant, étrangère à elle-même, Claire ne pouvait advenir comme mère. Dans sa confusion, elle était mère-bébé-fantôme,

présente et absente tout à la fois, chargée d'immobiliser le temps et les secrets. En élaborant douloureusement l'histoire familiale, elle intègre progressivement la différenciation des générations. Elle commence à construire sa propre vie, elle se sent changée et dorénavant différente. Les entretiens en présence du bébé l'aident à se construire comme mère ; mais longtemps elle regardera son bébé dans la difficulté d'en faire « sa fille » : « j'ai l'impression que ce n'est pas mon histoire ». Elle regarde néanmoins maintenant son compagnon comme un possible père. De son côté, ce dernier subit passivement la volonté de Claire, comme il a subit la charge d'une famille souffrante.

Dénouages et naissance d'une famille

Claire a récupéré Alixe après trois mois de pouponnière et le bébé est gardé par une nourrice lorsqu'elle est au travail. La rencontre du bébé avec les grands-parents « s'est très bien passée » nous dit Claire. Mais la confusion générationnelle traverse encore les liens familiaux. Claire perçoit le télescopage des générations qui est encore actif chez ses parents : « C'est vraiment drôle comment les choses se reconduisent » a dit sa mère en regardant Alixe. Claire dans sa nouvelle écoute entend maintenant cette confusion et demande à sa mère « Que veux-tu dire ? » Alors celle-ci lui répond enfin : « Et bien vous avez eu une sœur avant, qui s'appelait aussi Claire, et c'est étonnant car elle se frottait aussi les oreilles avant de mourir, comme Alixe le fait en ce moment. Elle est morte à 3 mois d'une grave otite. C'est le même jour que tu as récupéré Alixe et toutes les deux sont nées le même mois. » Ces anniversaires et commémorations de dates plongent Claire dans une grande perplexité. En séance, elle se rappelle avoir vu ces dates sur une tombe qui portait son nom. De nombreux faits la frapperont encore par leurs similitudes. Elle se rend compte qu'elle aussi ne voulait pas voir, rien savoir, ni entendre de l'autrefois.

Le père d'Alixé garde régulièrement l'enfant, au moins une fois par semaine, mais la situation lui est pénible. En effet, Claire est toujours réticente à ce qu'il affiche un rôle paternel au grand jour. Elle n'envisage pas encore de le présenter à sa famille et elle lui refuse la reconnaissance d'Alixé. Néanmoins Sim nous apprendra par la suite qu'il a adressé une reconnaissance de paternité à la mairie dès la grossesse et à l'insu de Claire, « dans son dos » dit-elle. Elle en sera profondément courroucée. Pourtant, quand elle n'a personne pour la garde de l'enfant, elle demande au « papa » de venir. Elle souligne « la débilité évidente » paternelle, critiquant la façon dont il utilise trop de changes par exemple, ce qui lui donne encore des raisons pour écarter ce père. Elle se sentira longtemps comme envahie par la demande de cet homme, confondant peut être son histoire avec celle de ses aïeux. La présence de cet homme « qui ne convient pas » n'est-elle pas en lien avec l'histoire honnie d'une partie de la famille qu'il faudrait évincer, encore et toujours, aussi

longtemps que cette partie de l'histoire ne sera pas intégrée ?

Alix reste le lien vivant de ce couple paradoxal. Elle grandit, reconnaît avec joie son père, ce qui renforce l'ambivalence de Claire. Mais cette dernière commence à s'attendrir et pense que Sim mérite mieux car il souffre de la distance père-fille qu'elle lui impose. Finalement le jeune père de 25 ans est autorisé par Claire à venir en consultation et je vais enfin pouvoir, tout en respectant la séparation conjugale, recevoir toute la petite famille en TFPP, neuf mois après la naissance d'Alix.

Conclusions

L'héritage transgénérationnel de Claire, la part de ses ancêtres, s'opposait à la naissance d'un enfant et entravait la construction d'une nouvelle génération. Sa grossesse menaçait l'organisation défensive inconsciente de la famille, structurée notamment autour du deuil non fait d'une fille aînée. En même temps, cette naissance offrira à Claire la possibilité de se guérir des traumatismes non intégrés par sa famille et dont elle avait inconsciemment hérité. Le travail de la thérapie familiale psychanalytique a permis de surmonter les causes de son déni de grossesse pour retourner aux origines et se réappropriier les histoires non dites dans sa famille. Le cadre thérapeutique aura offert une matrice suffisamment sécurisante pour analyser ces héritages transgénérationnels inconscients. Il a permis d'accompagner la crise jusqu'à la restauration des fonctions parentales si cruellement absentes au début de la prise en charge.

Références bibliographiques

- ABRAHAM Nicolas et TOROK Maria (1978), *L'écorce et le noyau*, Champs Flammarion, 1987, Paris.
- CAREL André (1997), « L'après coup en périnatalité », *Le générationnel*, Dunod, Paris.
- DARCHIS Élisabeth (2006), « Crises et réaménagements en périnatalité » *Les crises familiales*, Decherf et Darchis, In Press, Paris.

- DARCHIS Élisabeth (2002), *Ce bébé qui change votre vie*, Edition Fleurus, Paris.
- DECHERF Gérard et DARCHIS Élisabeth (2000), « La fonction paternelle-Télémaque », *Rivage* N°19, Groupe Haut Normand, Rouen.
- EIGUER André (1987), *La parenté fantasmatique*, Dunod, Paris.
- EIGUER André (2001), *La famille de l'adolescent, le retour des ancêtres*, In Press, Paris.
- GRANJON Evelyn (2006), « L'enveloppe généalogique familiale », *Les crises familiales* de Decherf, Darchis, In Press, Paris.
- KAES René (1979), « Introduction », *Crise, rupture et dépassement* in Kaes et Coll., Dunod, Paris.
- RUFFIOT André (1981), « Le groupe famille en analyse L'appareil psychique familial », *La TFP*, Dunod, Paris.
- NACHIN Claude (1995), « La crypte et le fantôme », *Le psychisme à l'épreuve des générations*, Dunod, Paris.
- TISSERON Serge (1995), « Introduction », *Le psychisme à l'épreuve des générations*, Dunod, Paris.
- TISSERON Serge (2006), « Le drame d'Outreau », *Amour, Haine et Tyrannie familiale*, Decherf, Blanchard et Darchis, In Press, Paris.

Juliette Allais



Juliette Allais est auteur, formatrice et psycho-praticienne spécialisée en analyse transgénérationnelle. Elle intervient régulièrement dans différents lieux de formation et dans les médias pour promouvoir et enseigner cette approche, notamment à de futurs praticiens de la relation d'aide.

Formée à la psychanalyse transgénérationnelle, à la psychanalyse jungienne, au coaching, à la Gestalt PGRO et à la sociologie clinique. Sa pratique s'appuie sur une approche pluridisciplinaire, visant à réconcilier chacun et chacune avec sa place généalogique et les effets de son héritage inconscient. Elle accompagne ainsi des hommes et des femmes en quête d'accomplissement à explorer l'impact du passé sur leurs trajectoires, pour mieux prendre leur place et faire de leur histoire familiale un tremplin vers la réussite. Elle enseigne cette approche en France et à l'étranger et vit à Paris.

Ses thèmes de prédilection : les problématiques de place, de couple, de sens, l'intégration masculin/féminin, les changements de

trajectoire, les effets de l'exil, les ponts entre analyse jungienne,
transgénérationnel et autres courants thérapeutiques.

Son site : www.analyse-transgenerationnelle.com

VI. Émerger de sa famille :transgénérationnel et individuation

Juliette Allais

L'analyse transgénérationnelle est une approche devenue désormais incontournable pour analyser et transformer ce qui nous a été transmis. Elle consiste « tout simplement » à mettre en lumière les liens – en partie inconscients - que nous entretenons avec le passé et celui de nos ancêtres, et explorer ce que ce lien provoque en nous : ce à quoi il nous oblige, en quoi il nous entrave, comment il nous construit. Que faisons-nous de cet héritage ?... Est-il au service de la vie ou, au contraire, nous enferme-il dans des répétitions stériles ou des comportements qui n'ont pas de sens pour nous ?

Cette perspective permet à chacun de découvrir, à travers un questionnement aujourd'hui très diversifié, et puisant dans de multiples courants conceptuels, les dynamiques sous-jacentes de son roman familial. Le « transgénérationnel » est ainsi un complément précieux, notamment lors d'une thérapie individuelle, quelle que soit l'approche pratiquée.

Pour moi, l'analyse transgénérationnelle, c'est d'abord et avant tout un regard – curieux, ouvert et avec le moins possible d'idées préconçues - qui interroge notre façon de prendre notre place au présent, en fonction de notre histoire généalogique. De quelle histoire venons-nous ? Quel rôle joue-t-elle dans nos vies ? Ce questionnement concerne donc tout le monde et n'est pas uniquement une approche thérapeutique, dans le sens « classique » du terme, même si elle permet de « guérir » de certains symptômes, ou en tous cas de les faire disparaître. Il s'agit plutôt d'une voie de transformation, d'une quête vers l'accomplissement de notre projet unique et singulier, nous amenant à nous séparer d'une matrice familiale qui nous retient tous – chacun et chacune de nous selon son histoire particulière - plus ou moins captifs. La psychanalyse jungienne, dont je m'inspire dans mon travail, nomme ce

mouvement intérieur présent en chaque être humain le « processus d'individuation ». Or, l'approche transgénérationnelle soutient complètement cette dynamique qui nous pousse, de la naissance à la mort, à émerger de notre famille pour incarner tout ce que nous portons, au plus près de ce que nous sommes... sans d'ailleurs jamais y parvenir tout à fait complètement.

Le va et vient entre ces deux approches, jungienne et transgénérationnelle, m'est donc venu assez naturellement dans ma pratique, parce qu'elles favorisent toutes les deux la même chose : aider nos clients à devenir qui ils sont, en leur permettant de s'affranchir des conditionnements et des liens de dépendance à leur famille, et à leur rendre la liberté de se laisser guider par cette aspiration profonde à la totalité dont parle Jung.

Ce fameux passé joue un rôle crucial dans cette recherche de singularité et d'accomplissement. En effet, nous venons tous d'une famille où nous avons enregistré un certain discours sur nous-mêmes, sur la relation au monde, sur le sens de la vie et sur bien d'autres sujets. Et il nous incombe de mieux cerner comment cela nous impacte et nous maintient parfois dans une certaine vision négative de la vie ou dans des scénarios limitants, ou qui ne correspondent pas tout à fait à qui nous sommes en profondeur. Car notre lien à ces racines peut être aussi fructueux que toxique. Il peut nous ancrer et nous inspirer, nous propulser en avant ou nous paralyser, nourrir notre épanouissement ou le défaire jour après jour... Pour que cet héritage nous soutienne pleinement et contribue à la réalisation de ce que nous sommes, il nous faut en décrypter les enjeux et les défis. Il s'agit de mieux prendre notre place au sein du monde à partir de notre place généalogique et non pas « contre » elle.

Ainsi, cette approche quasi « existentielle » facilite l'accès du client à son être profond et l'autorise à mieux trouver sa place au présent. Il m'a semblé intéressant de montrer comment on peut en tirer des bénéfices concrets à la fois sur des questions de couple que dans des problématiques plus difficiles, comme la souffrance liée au corps, ou à l'impossibilité de vivre son identité sexuelle.

Le cas que je vais présenter montrera comment la prise en compte du transgénérationnel aura permis d'avancer dans le travail thérapeutique. Je vais m'attacher essentiellement à montrer ce qui, à mon sens, a favorisé le changement. Toute personne engagée dans

un processus d'accompagnement thérapeutique poursuit, quelque part, cet objectif de manière explicite ou non. Et quelles que soient les techniques employées ou les approches conceptuelles, lorsque quelque chose de cet ordre survient chez le client, nous ne pouvons qu'être, à chaque fois, frappés par la part de mystère qui se déploie alors devant nos yeux.

Pour ceux qui pratiquent de près ou de loin une approche en lien avec le transgénérationnel, ce phénomène prend une couleur particulière puisqu'il s'agit de faire appel à un passé beaucoup plus lointain que dans une psychothérapie classique, et surtout, souvent totalement inconnu voire inaccessible, ou les deux. Et le fait d'invoquer cette dimension du passé provoque un écart chez la personne qui vient travailler. Un pas de côté suffisant pour créer un espace de doute, de remise en question et de transformation de sa version de l'histoire et du jugement sur ses ascendants. Une espèce de « réalignement profond » où chacun retrouve la place qui est la sienne – et pas une autre.

Ainsi, lorsqu'il s'agit de faire progresser la thérapie, il semble que faire appel à ce qui a pu être transmis soit un levier puissant. Mais, au-delà de la constatation, chacun de nous peut se demander comment ! Qu'est-ce qui fait que les choses se transforment dans la vie de nos patients lorsqu'ils la mettent en lien avec l'histoire de leur famille ? Qu'est-ce qui, dans ce questionnement si particulier, leur permet de revenir à la vie, ou en tous cas, à une existence plus légère, mieux vécue et qui retrouve du sens ? Est-ce que cela peut fonctionner à chaque fois ? Et sinon ? Qu'est-ce qui soutient réellement ce travail ? Y a-t-il une manière de le faire qui soit meilleure qu'une autre ? À quoi tient vraiment le résultat ? Comme il s'agit pour nous de soutenir ces processus, il nous faut bien, à un endroit, essayer d'approcher au plus près de ce qui se passe, avec humilité et discernement, et en conscience. Pour l'accompagner au mieux.

Eva, porteuse d'un deuil non fait

Eva est une jeune fille de vingt-cinq ans, jolie, fine, mince à l'extrême, d'une intelligence rapide et vive, cadre dans une grosse entreprise française. Elle est mariée à un autre cadre et sans enfant. Eva vient me consulter car elle déteste son image. Elle voudrait rester éternellement jeune, diaphane et l'idée même d'avoir un corps féminin lui fait horreur. Elle mange très peu, travaille comme une forcenée et malmène son corps en faisant du sport pendant des heures, sans tenir compte de la fatigue. Son seul credo est « je veux réussir et montrer à tout le monde que je suis la plus forte ».

Dès le départ, elle me paraît être aux prises avec un conflit intérieur très puissant entre une facette « masculine » exigeante, autoritaire et assez tyrannique et une facette féminine qui n'a qu'une idée : peser le moins possible, n'avoir plus aucune matérialité, disparaître ... La psychanalyse jungienne, dont je m'inspire, travaille beaucoup à partir de ces concepts du masculin et du féminin, même s'ils nécessitent aussi un sérieux dépoussiérage car l'époque, la société et les références intérieures de chacun ont beaucoup changé depuis leur découverte par Jung. Mais aujourd'hui encore, la relation entre ces deux polarités qui nous composent reste souvent largement difficile, incertaine ou problématique. L'alliance entre les deux n'est pas encore tout à fait pour demain.

Avec Eva, j'ai immédiatement senti qu'il fallait analyser ensemble la manière dont ce conflit masculin / féminin s'était construit et renforcé à travers l'arbre généalogique et comment, d'où elle y participait elle-même : pourquoi était-elle liée à ce conflit ? Par qui y était-elle sommée et pourquoi faire ? S'agissait-il d'un phénomène de loyauté aux femmes de la famille ? Pour quelle raison ne pouvait-elle pas prendre sa place corporellement ?

D'abord, ce fameux « masculin » (que les jungiens nomment l'*Animus* – contrepartie masculine inconsciente chez la femme qui est de l'ordre de l'intellect, de la verticalité et de la capacité de réalisation) : comment s'était-il construit à travers les générations ? Nous avons commencé à explorer ensemble quels modèles les hommes de la famille avaient pu incarner. Eva a compris à quel point tous ces hommes étaient en majorité méprisants vis à vis du

féminin, à la fois chez leurs épouses, qu'ils traitaient avec condescendance et en eux-mêmes (l'idée même qu'ils puissent porter une dimension féminine n'avait évidemment jamais effleuré aucun d'entre eux). De fait, Eva héritait directement d'un regard du masculin sur le féminin critique, dévalorisant et humiliant. Comment avait-elle pu s'identifier à son genre ? « En faisant semblant qu'il n'existe pas », me dit-elle ! Jamais elle ne s'était réellement reconnue en tant que femme. Cela ne représentait pour elle qu'un mot abstrait auquel elle ne se sentait pas du tout reliée.

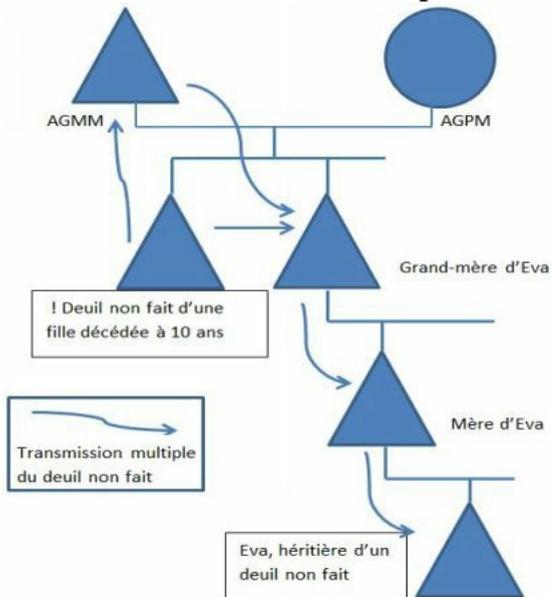
La question du corps est centrale dans son histoire parce que celui-ci est très fortement diabolisé dans sa famille : toute la part négative lui est attribuée. Et la manière dont chacune a vécu cette dimension corporelle – lieu de soumission, d'humiliation et de souffrance – résonne naturellement de mère en fille. Chez Eva, comme chez beaucoup de femmes, il a fallu réduire le féminin, de toutes les façons possibles et devenir des êtres asexués – sous la domination de l'*Animus* « négatif », c'est-à-dire uniquement dans une relation d'asservissement du féminin au masculin. Chaque femme s'est d'ailleurs rendu largement « complice » en s'identifiant à ce regard à l'intérieur d'elle-même et en adoptant ce point de vue sans le remettre en question. Et, ainsi, depuis quatre générations, le corps de la femme est considéré comme honteux, dégradant, inutile. Eva prend conscience que sa manière de faire de l'exercice physique à outrance sans tenir compte de ses besoins de repos est une attaque directe à son intégrité de femme, en lien avec cette transmission.

Nous nous attachons ensuite au désir de dominer les autres qui semble la posséder entièrement et à son souhait de se venger. De qui ? De quoi ? Bien sûr, il est toujours question du même thème – l'écrasement du féminin qui cherche à prendre sa revanche - mais nous pouvons à présent travailler sur sa façon de mettre cela en œuvre à travers ce que l'on pourrait nommer « l'inflation du Moi » : pour compenser le sentiment d'infériorité dont elle hérite en tant que femme, Eva s'imagine « toute-puissante ». Tout ce qui vient remettre en question ce fantasme la terrorise. Elle s'oblige donc à maintenir en permanence une image d'elle-même ultra performante (notamment dans sa vie professionnelle, bien sûr) et totalement coupée de ses besoins biologiques. Ceux-ci témoignant pour elle de son « infériorité ». D'où son ambition professionnelle dévorante et son absence de douceur vis à vis d'elle-même.

Sans cette mise en perspective sur plusieurs générations de femmes et d'hommes, Eva n'aurait jamais pu comprendre l'origine de la violence de ce qu'elle se faisait subir, ni le sens que cela pouvait avoir pour elle de dénouer cette situation d'écartèlement. Et elle aurait certainement continué à alimenter cette division. Mais il fallait, outre la question « masculin / féminin », aller chercher des informations plus précises sur ce fameux corps. Je sentais qu'Eva tentait par son apparence physique d'« évoquer corporellement » quelqu'un d'autre. Nous avons donc continué à explorer son histoire familiale. Je souhaitais qu'elle puisse, elle-même, avoir l'intuition qu'il y avait un « autre corps » que le sien là-dessous. Mais lequel ? C'est à la faveur d'un dessin que quelque chose a pu émerger.

Je lui ai, en effet, fait dessiner « l'objet perdu » de la famille, ou, pour le dire autrement, l'endroit où elle restait reliée à une perte dans son histoire, et auquel elle se maintenait attachée, pour toutes sortes de raisons inconscientes, probablement orientées par une loyauté secrète aux femmes de ses lignées. Pour être comme elles, ne pas les abandonner ou ne pas les trahir ? Eva dessine alors, sur mon invitation, les yeux fermés, de façon à faire apparaître quelque chose d'enfoui et de très inconscient. Et lorsqu'elle ouvre les yeux, elle voit une forme qui ressemble à une petite fille, très mince, fragile et recroquevillée. Une forme fantomatique. Elle reconnaît là l'image de la première fille adorée de son arrière-grand-mère maternelle, décédée à l'âge de dix ans. Devenue une icône, cette enfant dont la mère n'a jamais fait le deuil, est celle qu'Eva, par son apparence diaphane, cherche à faire « revenir » – sans en avoir aucunement conscience.

Liens et correspondances



Eva, dans son fantasme de toute puissance, souhaitait en fait secrètement être immortelle. Elle s'identifiait à cette enfant décédée, comme si cela la mettait à l'abri de mourir elle-même et lui donnait de fait un statut quasiment « divin ». Et il lui a fallu du temps pour renoncer à cette position qui la rassurait et la valorisait énormément. Car reconnaître cela lui semblait une preuve d'impuissance, ce que son *Animus* redoutait le plus au monde...

À ce moment de sa thérapie, Eva est arrivée alors à un tournant : la mise en évidence du caractère très (trop) fusionnel du clan fille/mère/grand-mère/arrière-grand-mère a constitué l'étape suivante. En réalité, Eva a commencé à apercevoir la dimension la plus problématique qui existait dans la famille : celle du climat incestuel qui liait entre elles les mères et les filles. Car il n'existe aucune limite entre les unes et les autres, dans leur représentation d'elles-mêmes. Soulever ce point a permis à Eva d'éclairer les transmissions d'une façon tout à fait nouvelle. Cela a créé pour elle un espace qui n'avait jamais existé jusque-là. Et ce manque

l'empêchait de voir à quel point toutes ces filles se racontaient comme si elles faisaient encore toutes partie du même corps. Comme si, en réalité, il n'y avait qu'un seul corps, de l'arrière-grand-mère à Eva. N'acceptant ainsi ni la séparation, ni la mort, ni le deuil. Ainsi, en nommant ce deuil non fait transmis à travers les générations, Eva a pu commencer à se libérer de cet héritage aliénant.

Conclusions

Sortir de ces liens incestueux, rétablir chacun et chacune à sa place, se « quitter » : voilà ce que le travail thérapeutique aura permis à Eva de faire. Et c'est bien là une des dimensions les plus opérantes de l'analyse transgénérationnelle. Celle-ci vise essentiellement un travail de séparation, c'est à dire d'individualisation et d'intégration de ses racines, et de sortie de l'indifférencié. Toute cette dynamique d'exploration ne vise qu'à une chose : soutenir la personne à sortir d'une version fantasmatique d'elle-même et à récupérer son corps, son temps et son espace dans l'ici et maintenant. Et bien sûr, cette étape ne va pas de soi ! Car il s'agit de grandir et de faire face à la solitude et à notre condition d'être humain mortel. Et dans nos familles, beaucoup ont élaboré de savantes stratégies pour tenter d'occulter cette dimension et certains ont même fini par croire que la mort n'existait pas... Et comment transmettre une parole qui a du sens sur quelque chose qu'on s'est acharné à faire disparaître ?

C'est essentiellement ce regard posé sur l'histoire par le client et le thérapeute – ensemble - qui permet au premier de se décoller d'une version répétitive dans laquelle il s'enferme : le fait de remettre du tiers apporte enfin ce qui a le plus manqué à tout le monde : la fonction paternelle qui vient s'interposer entre mère et enfant et témoigner de la dimension d'altérité. Et une parole qui nomme la réalité de la mort. C'est précisément ce qui a aidé Eva – à travers la relation avec moi qui incarnait pour elle cette dimension paternelle de tiers - à se réconcilier petit à petit avec son corps vivant et son identité de femme. En montant son arbre généalogique et en y reprenant sa place, comme fille de sa mère et de son père, elle est entrée dans le présent de son histoire et s'est libérée du fantasme où elle se chargeait de remettre en scène le corps d'une autre femme. Elle vit désormais dans son temps à elle, librement.

Le travail thérapeutique transgénérationnel n'est donc jamais basé uniquement sur la compréhension intellectuelle ou la découverte d'une information. Il requiert quelque chose de plus exigeant, et de moins confortable. Un renoncement à une place fantasmatique, en lien avec quelqu'un d'autre dans la famille pour pouvoir réintégrer

sa place de filiation, dans l'ici et maintenant. Afin d'endosser son propre destin hors des désirs inachevés qui ne sont pas les nôtres et dont il nous appartient de nous distancer pour mieux honorer la vie qui nous attend là où elle nous emmène ...

Bibliographie

- ALLAIS Juliette (2007), *La psychogénéalogie, comment guérir de sa famille*, Eyrolles, Paris.
- ALLAIS Juliette (2008), *Au cœur des secrets de famille*, Eyrolles, Paris.
- ALLAIS Juliette (2009), *L'ABC de la psychologie transgénérationnelle*, Grancher, Paris.
- ALLAIS Juliette (2009), *Décrypter ses rêves, la voie de l'analyse jungienne*, Eyrolles, Paris.
- ALLAIS Juliette (2014), *Le sens de nos rencontres*, Eyrolles, Paris.
- CANAULT Nina (1998), *Comment paye-t-on les fautes de ses ancêtres ?*, Desclée de Brouwer, Paris.
- DE GAULEJAC Vincent (1999), *L'histoire en héritage*, Desclée de Brouwer, Paris.
- DUMAS Didier (2000), *Et l'enfant créa le père*, Hachette Littératures, Paris.
- DUMAS Didier (1999), *Sans père et sans parole*, Hachette Littératures, Paris.
- DUMAS Didier (1989), *Hantise et clinique de l'Autre*, Aubier, Paris.
- DUMAS Didier (1985), *L'ange et le fantôme*, Les Editions de Minuit, Paris.
- VIGOUROUX François (1998), *L'empire des mères*, PUF, Paris.
- VIGOUROUX François (1993), *Le secret de famille*, PUF, Paris.
- VIGOUROUX François (2001), *Grand-père décédé – stop – viens en uniforme*, PUF, Paris.
- VINCENT Agnès et coll. (2014), *L'âme des femmes, le masculin dans la psyché féminine*, Réel Éditions, Paris.

Pierre Ramaut



Pierre Ramaut est psychanalyste spécialisé en psychanalyse transgénérationnelle depuis plus de 20 ans. Après une longue formation psychanalytique classique (séminaires de la Section Clinique de Lille et de Bruxelles, de l'Ecole de la Cause Freudienne et du champ freudien), Pierre Ramaut a approfondi ses compétences, notamment en analyse transgénérationnelle.

Fondateur de la SPRL Génésens, il a imaginé l'application Commemoria et Génésens qui est une communauté dont le but est d'enrichir un ensemble d'informations et d'outils concernant la psychogénéalogie et l'analyse transgénérationnelle. Par ailleurs, amoureux de l'Afrique et du désert, Pierre Ramaut anime et accompagne le cycle de voyage à thèmes « Marcher pour progresser » qu'il a conçu au début des années 2000.

Ses sites : www.geneasens.com, www.commemoria.com et www.marcherpourprogresser.com

VII. Thémis et la justice immanente de la famille Martin

Pierre Ramaut[\[21\]](#)

Une mère inquiète pour sa fille

Madame Martin me téléphone car elle souhaite que je reçoive sa fille, qui souffre d'une toux continue, que les différents médecins consultés jusqu'ici n'arrivent pas à juguler. Cette mère, manifestement très préoccupée par la situation, m'explique qu'elle aimerait que sa fille ait « une personne et un lieu où elle pourrait déposer ce qu'elle veut », car elle est convaincue « qu'elle a un blocage quelque part, compte tenu qu'il s'agit d'une toux nerveuse ininterrompue ».

Cette dame précise avoir reçu mes coordonnées via la psychologue qu'elle consulte (psychologue que je connais), et que sa fille est indécise : « un jour elle veut bien consulter et le lendemain, elle dit non ».

Dans ce genre de situation, où j'ai le sentiment qu'un enfant est mandaté inconsciemment par l'un des parents ou par les deux ou par la famille entière pour servir de « porte symptôme », je me rappelle toujours ma rencontre, il y a quelques années, avec le psychanalyste Willy Barral. Dans un de ces livres il explique que « les symptômes psychosomatiques des enfants expriment parfois la souffrance intolérable d'être laissés dans l'ignorance d'un événement qui les concerne, et dont les parents refusent de leur parler. »[\[22\]](#)

Je suis donc toujours attentif au fait que ce genre de demande peut aussi concerner les symptômes d'enfants qui expriment une souffrance actuelle ou passée du couple parental, ou d'un des parents, non seulement non dite, mais le plus souvent cachée ou même oubliée par eux.

Dans un premier temps je propose donc à cette maman de la rencontrer, ce qu'elle accepte.

Quelle coïncidence !

Dans le train qu'elle prend pour se rendre à mon rendez-vous, madame Martin lit le livre de Thierry Janssens^[23] « La solution intérieure » et découvre la psychogénéalogie. Cela lui parle et elle trouve cela passionnant.

Arrivée à mon cabinet, en attendant mon rendez-vous, elle prend connaissance des prospectus qui se trouvent sur la table de ma salle d'attente et découvre que j'organise des ateliers de psychogénéalogie. « Quelle coïncidence! » me dit-elle.

Pour ma part je pense plutôt « belle synchronicité ! », mais je m'abstiens de faire un commentaire et je souris.

Ces coïncidences porteuses de sens, se manifestent souvent lors d'un changement intérieur, comme si, en période de nécessité, il y avait une déchirure dans notre réalité pour contacter d'autres modes de réalités.

Les synchronicités sont généralement plus perceptibles lors des tournants de vie et sont donc fréquentes après l'initiation d'un travail d'analyse transgénérationnelle, comme si des signes surgissaient pour éclairer, prévenir et guider, comme si une instance invisible était activée par magie par la vie, pour se faire complice et partenaire de la quête du « patient », devenu héros de sa propre histoire familiale de s'être mis en marche en tant qu'explorateur de l'arbre généalogique familial.

Premier entretien

J'accueille madame Martin qui m'expose la situation de sa fille. Je l'écoute attentivement et, en conclusion, je lui propose de continuer le travail en cours avec sa psychologue et de me recontacter si la situation de sa fille n'évolue pas.

Mais à la fin de l'entretien, madame Martin me pose plusieurs questions sur mes ateliers de psychogénéalogie et sur ma pratique de psychanalyste transgénérationnel. Je lui donne quelques informations ainsi que plusieurs références bibliographiques et je l'oriente vers mon site Internet^[24] pour qu'elle puisse y trouver de plus amples informations.

Première séance d'analyse transgénérationnelle

Madame Martin décide d'entreprendre un travail d'analyse transgénérationnelle avec moi^[25].

La voici, pour cette première séance, face à son futur génosociogramme^[26], soit une très grande feuille blanche collée sur le mur de mon cabinet. « Mais je n'arriverai jamais à remplir tout ça! » me dit-elle à la fois dubitative et légèrement angoissée. Une telle réaction est quasiment systématique, car suivant le protocole que j'applique, je demande à mes patients lors de la première séance, de venir sans aucun document et de me raconter spontanément l'histoire de leur famille telle qu'ils la portent en eux.

Avant de commencer, il y a certaines conventions graphiques à connaître afin que la lecture soit compréhensible et un code couleur est utilisé en fonction de l'information apportée. Le principe est celui de l'association libre des idées et des souvenirs qui surgissent au fil du récit comme dans une psychanalyse classique.

Chaque fois qu'un nouveau personnage apparaît dans le récit, je demande de le dessiner, donc de le symboliser, sur l'arbre, même lorsqu'il s'agit d'un personnage qui n'appartient pas à l'arborescence familiale, mais qui a été important dans l'histoire de

celle-ci, car il ne s'agit pas d'un arbre généalogique classique qui tenterait simplement de situer la parentèle de générations en générations.

Je veille à ce que le dessin soit le plus précis possible sur le plan graphique afin qu'il ne puisse y avoir aucune confusion sur la place de chacun.

Il y a donc une séparation nette entre la branche paternelle et la branche maternelle et je veille aussi à ce que les strates générationnelles soient bien alignées, pour que l'on puisse voir au premier coup d'œil qui appartient à quelle famille et à quelle génération.

À la fin de cette première séance de 4 heures de travail, malgré ses inquiétudes initiales Madame Martin se trouve face à de nombreuses découvertes qui lui ouvrent de nouveaux horizons.

Le géosociogramme et les prises de consciences

Afin d'identifier et de comprendre les logiques inconscientes à l'œuvre dans l'origine des souffrances et des symptômes qui résistent parfois à la psychanalyse « classique », construire son géosociogramme est à la base de ma démarche en analyse transgénérationnelle et de mon travail visant à exploiter le sens des liens entre les générations.

Le géosociogramme fait prioritairement appel au cerveau droit, qui traite les informations de façon rapide, totale, spatiale et perceptive. Ce mode d'opération, très différent du mode verbal et analytique du cerveau gauche, se caractérise néanmoins par une complexité tout aussi grande : c'est pourquoi la psychanalyse « classique » peut parfois buter et devenir inopérante lorsque des éléments concernant les générations antérieures aux parents - et donc hors du champ œdipien - sont impliqués dans les symptômes et la souffrance du patient.

Pour pouvoir nous repérer sur la base d'un énoncé, nous avons besoin d'avoir en face des yeux une image ou un dessin car il nous est impossible de nous construire à partir de mots, fussent-ils parfaitement exacts et précis, une représentation à la fois globale et immédiate d'une famille sur quatre générations qui incluent les fratries et certains personnages contextuels.

Ce qui est vrai pour tout un chacun devient encore plus évident dans le cadre d'une cure psychanalytique, où l'analyste devrait réussir non seulement à se représenter votre grand-tante et ses enfants, mais à se représenter simultanément une foule d'autres choses, à savoir: la famille dans son ensemble ; les différents personnages qui la constituent ; les personnages familiaux « signifiants » pour notre analyse transgénérationnelle ; la qualité des liens qui unissent ces différents personnages ; l'influence des événements contextuels (historiques, sociologiques, économiques, etc.) sur chacun de ces personnages ; les dates, les événements et leurs équivalents symboliques, les schémas qui se répètent de générations en générations... Il lui sera donc impossible, avec toute la bonne volonté du monde, d'y comprendre quelque chose s'il ne

dessine pas l'arbre généalogique de son patient !

Il se trouve que cet impossible n'est pas la conséquence d'une quelconque incompétence ou inattention de l'analyste ou de son patient, mais un fait objectif lié aux différents modes de fonctionnement des deux hémisphères de notre cerveau, communément appelés cerveau gauche et cerveau droit.

Lorsque des matériaux inter et transgénérationnels sont abordés en cure psychanalytique ou en psychothérapie, le protocole classique de la psychanalyse peut se montrer insuffisant, voire inopérant, car il fait principalement appel aux caractéristiques du cerveau gauche (parole / écoute, association libre du patient / attention flottante de l'analyste, divan /ou face à face); il devient alors indispensable de faire appel au géosociogramme, qui est un outil visuel et s'adresse par conséquent aux caractéristiques et compétences de notre cerveau droit.

En un seul coup d'œil, le géosociogramme permet de relier et d'articuler un nombre important et complexe d'informations, performance que le cerveau gauche (analytique, séquentiel) est incapable de réaliser. Grâce au cerveau droit, le géosociogramme permet à son utilisateur de saisir et de conscientiser un ensemble de relations significatives, de façon globale et instantanée.

Voilà pourquoi le cerveau droit est directement mis à contribution dans l'outil intuitif et visuel qu'est le géosociogramme : il permet aux patients de mettre en évidence et d'exploiter le sens « psychogénéalogique » des informations recueillies - par eux-mêmes ou par des généalogistes - sur l'histoire de leurs familles.

Comme on a l'a déjà dit, le mode de traitement des informations propre à l'hémisphère droit relève de l'intuition : c'est donc grâce à lui que nous avons parfois des révélations, des sursauts de clairvoyance, ces instants privilégiés où chaque chose semble trouver sa place sans que nous ayons à les considérer dans leur ordre logique.

Dans ces moments-là - et ils ne sont pas rares lorsqu'on travaille son géosociogramme - la plupart des gens s'exclament spontanément : « Ça y est ! Je vois ! » ou « Ah! oui, maintenant je vois comment ça se profile. »

Devant cette grande feuille blanche tellement angoissante au début de la séance, Madame Martin a pu prendre conscience de contenus jusque-là ignorés, concernant des transmissions

transgénérationnelles indésirables qu'elle n'avait jusqu'alors jamais soupçonnées. Nous verrons lors de la deuxième séance ce qui fut si significatif pour elle.

Deuxième séance

« Que du bonheur ! » me dit madame Martin très souriante en ce début de deuxième séance. « Non seulement pour moi, mais aussi et surtout pour ma fille, elle ne tousse plus et accepte sa couleur ... »
« Que s'est-il passé ?

Thémis ou la justice immanente de la famille Martin

À la suite de sa première séance, pendant ce laps de temps nécessaire qui permet au processus de « perlaboration »^[27] d'opérer, madame Martin a pris conscience que sa relation avec le père de sa fille est liée au racisme que son grand-père entretenait vis-à-vis des noirs. Car le grand père de madame Martin était l'héritier et le gestionnaire d'une propriété agricole dans une des colonies françaises d'outre-mer.

Dans la mythologie grecque, *Thémis*^[28] représente la loi divine, elle est la déesse de la justice immanente, c'est-à-dire la justice qui ne passe pas par la médiation d'une procédure judiciaire humaine, mais qui relève directement de la justice des dieux gardiens du cosmos et du bon ordre des choses. Dans cette mythologie les dieux frappent tous ceux qui viennent troubler l'ordre de l'univers.

Une idée qui se trouvait par exemple aussi dans le texte biblique : « C'est moi le Seigneur, ton Dieu, un Dieu jaloux, poursuivant la faute des pères chez les fils sur trois et quatre générations... » (Exode 20.)

Selon Ivan Boszormenyi-Nagy, psychanalyste et pionnier de la thérapie familiale - qui a travaillé sur les notions de « justice et d'équité » au sein de la famille - il existe une « loyauté familiale invisible ». Celle-ci fait que des descendants, par « loyauté familiale », restent prisonniers de leurs ancêtres qui n'auraient pas intégré certains éléments de leur propre vie.

C'est dans cet ordre d'idées que l'on trouve la notion de « justice immanente à l'intérieur de chaque arbre généalogique » et de comptabilité des mérites et des dettes.

Inconsciemment, madame Martin, *Thémis* de son histoire

familiale, a voulu remettre de l'ordre dans son univers généalogique, en réparant l'injustice de son grand père à l'égard des noirs. Pour cela, cette dame a entrepris une relation amoureuse avec un noir, et de cette liaison nâtra une adorable petite métisse. Clin d'œil de la vie, cet enfant vient au monde le jour de la fête de l'abolition de l'esclavage !

« Incroyable ! » s'exclame Madame Martin

Nos connaissances en analyses transgénérationnelles ont montrés que l'inconscient familial fait des calculs et peut programmer les événements personnels importants comme l'engendrement d'une filiation à des dates significatives. Dans le cas de madame Martin, il semble bien que la date anniversaire de l'abolition de l'esclavage ait été choisie inconsciemment, pour la programmation de la naissance de sa fille.

Une histoire d'esclavage

Lorsqu'elle se rend compte de la signification de cette date hautement symbolique, qu'est la libération de l'esclavage, le premier mouvement de madame Martin est de penser que c'est un bon signe pour sa fille.

Mais par la suite, tout compte fait, elle se rendra compte que c'est bien plutôt elle qui se libère elle-même, enfin, d'une position d'esclave dans laquelle elle s'était mise pour payer la dette de son grand-père.

En effet, elle avait vécu toute sa relation sous l'emprise du père de sa fille - avec lequel elle n'était pas mariée - de race noire et dont les arrières-arrières-grands-parents étaient des esclaves. Elle pense maintenant qu'il avait, inconsciemment, envie de venger ses aïeux humiliés en traitant en esclave la descendante des « blancs ».

Elle était devenue esclave, elle « la Blanche », au point que son compagnon avait eu le droit de vie et de mort sur ses trois grossesses dont deux avortements, avant la naissance de leur fille métissée.

Le géniteur, n'ayant pas reconnu son enfant - comme l'aurait fait le « Blanc » lors d'une liaison extra-conjugale au temps de l'esclavage - madame Martin donne donc son nom de famille à sa fille avec fierté. D'autant plus que celui-ci « Martin », venant du grand père raciste va s'éteindre puisque les frères de madame Martin n'ont eu que des filles.

Ironie du sort cette enfant qui porte le nom du grand père qui nourrissait une haine à l'égard des noirs, est une enfant métisse ! Le grand-père peut se retourner dans sa tombe : son nom est porté maintenant par une enfant de couleur. *Thémis* a frappé fort !

Fin de lignée

Lorsque je constate une « fin de lignée », comme c'est le cas dans l'arbre de madame Martin, je m'interroge toujours sur les causes généalogiques qui peuvent expliquer la disparition d'un patronyme.

Plusieurs éléments généalogiques peuvent se conjuguer pour entraîner l'inhibition de la transmission du nom du père.

Lorsque le nom d'un l'enfant ne correspond pas à ses véritables liens du sang, on peut craindre des conséquences fâcheuses pour le développement psychologique de l'enfant et pour la suite de sa descendance.

En stérilisant la branche au bout de quelques générations, l'arbre familial tentera de trouver sa solution et dans ce cas, je recherche systématiquement dans les générations antérieures la possibilité d'un inceste, d'un viol ou d'un secret sur la filiation qui sont les fantômes^[29] les plus virulents pouvant empêcher la transmission d'un patronyme.

Troisième séance : Etre métisse et porter le nom de sa mère

Dans l'élaboration de son généasociogramme, madame Martin est remontée très loin, possédant suffisamment d'éléments pour le faire. Lors de la séance suivante, madame Martin constate que donner son nom de famille à sa fille traduit sa fidélité à son AAAGMP comme nous allons le constater.

Cette fidélité inconsciente de madame Martin à son nom de famille se confirme en 2008, lorsqu'elle se marie avec un homme dont beaucoup de femmes auraient aimé prendre le nom alors que, elle décide de garder son nom de jeune fille. Elle fait donc des démarches dans ce sens. Sa motivation « officielle » était que sa fille ne se sente pas abandonnée une deuxième fois. En fin de compte, il s'agit d'elle. Avec ce qu'elle comprend de ses aliénations transgénérationnelles, elle prend conscience que ce sentiment d'abandon est plutôt le sien.

Se dégage à ce stade de l'analyse transgénérationnelle l'absence du père et la transmission du nom par les femmes à des enfants métissés. Les Métissés, seraient-ils indignes, au point de ne pas avoir droit à la reconnaissance du père ?

Madame Martin répète régulièrement ces signifiants : La petite fille « Re-jetée » en manque de « Re-co-naît-sens » et de « Re-Père », en insistant fortement sur chaque syllabe.

En effet, quelle reconnaissance, quels repères, pour la petite fille en elle qui a :

- cru pendant 50 ans qu'elle a été trouvée dans la ravine « Caca »

car elle était trop blonde ;

- été abandonnée par son père du fait qu'il est mort quand elle avait trois ans et demi ;

- entendu sa mère lui dire que si cela ne tenait qu'à elle, elle n'aurait pas eu autant d'enfant, 7 dont 6 vivants, sachant qu'elle est la dernière de la fratrie !

- été déclarée « inadaptée » par son institutrice du cours préparatoire ;

Quel sentiment de rejet !

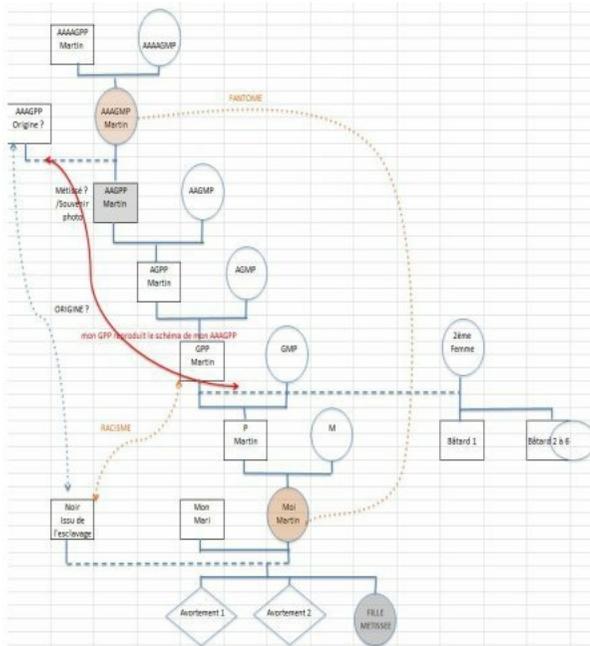
Madame Martin comprend à ce stade du travail le poids monstrueux qu'elle a porté pendant toutes ces années et qui a fait qu'elle ne trouvait pas sa place dans la famille ni de sens à sa vie. Durant toutes ces années, elle a cru que ses parents n'étaient pas ses parents. Elle était l'enfant abandonnée et trouvée dans la ravine « Caca ». « Je n'étais qu'une Merde » dit-elle.

La ravine « Caca » est une rivière où les gens évacuaient leurs excréments, leurs eaux sales, c'est ce qui se disait sur cet endroit à l'époque de sa petite enfance.

Elle en a beaucoup souffert. Elle était en vie mais elle ne vivait pas ! Pour démystifier et comprendre ce mal-être qui l'habitait, elle est remontée courageusement dans son arbre généalogique jusqu'en 1822 pour constater que son AAAGMP (arrière-arrière-arrière-grand-mère paternelle) avait mis au monde un fils « métissé », à qui elle a donné son nom, car le père biologique n'avait pas reconnu son enfant.

Madame Martin a eu l'occasion d'avoir entre les mains une photo de son AAGPP, et dans ses souvenirs, elle voit quelqu'un de basané, c'est ce qui lui fait dire qu'il s'agit d'un enfant « métissé ». De plus, dans sa tête, elle entend encore sa grande cousine lui dire : « tu as vu, il est bien bronzé ».

Liens et correspondances



Malheureusement impossible de remettre la main sur cette photo pour confirmer ce fait

À cette époque, cette femme, fille mère, n'a-t-elle pas été rejetée aussi par sa famille et son environnement.

Et voilà que 172 ans plus tard, elle rejoue le scénario et met au monde une fille, qui non seulement est métrissée, mais qui en plus porte le nom de cette AAAGMP, car le père biologique a une nouvelle fois pas reconnue son enfant.

L'histoire s'est bien répétée !

Mais où sont passé les hommes ?

Au regard de son arbre, nous nous rendons compte que l'homme est absent sous différentes formes :

- 1822 : Son AAGPP est un enfant naturel, métissé et non reconnu par son père biologique. C'est son AAAGMP qui lui donne son nom de jeune fille qui est actuellement le patronyme de madame Martin ;
- 1931 : Son GPP ne reconnait pas son fils « bâtard » et les 6 autres enfants qui vont suivre, car ce serait sa sœur, donc la grand-tante de

madame Martin qui aurait refusé qu'il y ait des « bâtards » dans la famille Martin. En effet son GPP était veuf et entretenait une relation extra conjugale avec cette femme qui était initialement l'employée de maison, en charge d'élever les enfants du 1er lit après la mort de sa GMP. Une fois de plus, c'est donc la mère qui donne à nouveau son nom à toute sa progéniture. Dans cette configuration nous retrouvons un équivalent symbolique du propriétaire : « le blanc » qui a des relations avec la femme de ménage : « l'esclave » qui est plus jeune ; et la reproduction du schéma de son AGPP.

•1965 : Son père décède, elle n'a que 3 ans 1/2 et n'a gardé aucun souvenir. Elle a grandi sans père.

•1993 : Madame Martin met au monde sa fille métissée, que le père biologique ne reconnaît pas. Elle lui donne donc son nom de jeune fille, Martin, comme son AAAGMP.

•2008 : Sa nièce adoptive, qui a été abandonnée par son père biologique et adoptée par le frère de madame Martin, accouche d'un garçon métissé. L'enfant porte le nom « Martin » de sa mère - la nièce adoptée - que le frère de madame Martin lui a donné à son adoption. Son frère, inconsciemment, a probablement aussi cherché à réparer la situation de son AAAGMP. Toutefois, c'est encore une femme qui transmet le nom « Martin » à son fils métissé.

•2009 : Lors de sa première séance d'analyse transgénérationnelle, en construisant son arbre avec moi, elle « castre » ses frères en omettant d'écrire leur nom de famille « Martin » dans le symbole qui leur est destiné sur le génosociogramme. Comme je lui fais remarquer cette omission, elle prend alors conscience qu'elle disait souvent que chez ses frères mariés, c'est leur femme qui « porte la culotte » et pour couronner le tout, ils n'ont que des filles. Son grand frère est resté célibataire et une fois à la retraite, il s'est occupé de sa mère.

Une fois de plus nous pouvons constater le fonctionnement des lois transgénérationnelles, qui ici empêche que le nom « Martin » soit transmis par les hommes. Dans ce cas précis les hommes font des filles qui ne transmettront pas le nom du père ou ne se reproduiront pas.

C'est la femme qui transmet son nom ! C'est la femme qui joue le rôle de l'homme. Il y a une inversion des rôles entre l'homme et la femme, entre le masculin et le féminin et entre le père et la mère. Ne s'agit-il pas là d'une enfant « parentifiée » et d'une femme

prisonnière de son rôle d'homme ?

Madame Martin comprend enfin la cause de son inadaptation, dénoncée par son institutrice du cours préparatoire - qui à l'époque ignorait sûrement le terme de « dyslexie » - et qu'elle a pu identifier et nommer ensuite lors d'une séance avec sa psychologue. Elle comprend maintenant son besoin de tout contrôler.

En effet, elle a déployé toute sa vie des stratégies pour cacher cette dyslexie, avec son orthographe et sa lecture toutes les deux exécrables, au point, d'avoir une peur bleue d'être démasquée.

Plusieurs souvenirs viennent alors s'ajouter à son arbre :

- Entre ses 4 ans et 11 ans, elle a dormi dans le lit de sa mère à la place du père ;

- Son professeur de sport la qualifiait de garçon manqué ;

- Dans ses souvenirs, elle entend sa sœur lui dire: « Nous avons eu de la chance de t'avoir quand papa est mort, car avec ton innocence et tes rires, tu nous as permis de tenir debout » .

Est-ce à une enfant de 3 ans et demi de porter une famille endeuillée ? Car il est vrai qu'elle s'est beaucoup souciée pour sa mère, ses frères et ses sœurs.

Elle a même raté son baccalauréat la première année pour rester auprès de sa mère car il ne restait plus qu'elle à la maison. Il lui était insupportable de laisser sa mère seule, comme ces hommes de la famille qui ont laissé leur femme et leur enfant.

La « parentification » ou « parentalisation », est une inversion des places à l'intérieur de la famille. Lorsque les enfants, même en bas âge, deviennent les parents de leurs propres parents, les valeurs sont renversées. À la suite du décès de son père, madame Martin tient le rôle de son père car sa mère n'arrive pas à faire le deuil de son mari. L'enfant qu'elle fut avait inconsciemment endossé la mission de veiller et de s'inquiéter, de soutenir et de distraire sa famille.

Une enfant de trois ans et demi qui doit devenir parent et procurer du soutien à sa mère, s'occuper de ses frères et sœurs et de sa famille se retrouve à assumer des responsabilités plus importantes que ne le voudraient son âge et sa maturation.

Lorsqu'il y a inversion des rôles parentaux, on peut rencontrer, comme chez madame Martin dans son enfance, une certaine confusion - la dyslexie- et aussi plus tard, des troubles de la filiation.

Ne « pas faire sa vie » et rater son baccalauréat parce que l'on veille sur sa mère âgée et seule, ou sur ses parents malades ; c'est une

distorsion malsaine des relations, des mérites et des dettes : c'est cela la « parentification ».

Ce processus implique souvent plusieurs générations car très souvent, il y a eu des défaillances parentales dans les générations antérieures. Ces enfants, devenus parents à leur tour, ne peuvent assumer leur rôle, ils délèguent inconsciemment à leurs propres enfants la prise en charge, la protection qui leur fait défaut.

Que représente vraiment ce nom auquel elle s'accrochait ?

À l'école, madame Martin voulait que ses professeurs l'appellent par son nom de famille et non par son prénom. Elle expliquait cela par le fait qu'elle était tenue à les appeler par leur nom de famille et qu'ils devaient en faire de même.

Est-ce le moyen qu'elle a trouvé pour s'accrocher à la famille « Martin » dont elle a pensé ne pas appartenir pendant 50 ans ?

Oui, c'était pour elle, sa façon inconsciente de s'inscrire, de s'enraciner dans la lignée des « Martin » et ainsi, de se faire une place. Mais « Martin », c'est le nom de son AAAGMP et non celui de son AAAGPP, le géniteur, celui qui en principe aurait dû transmettre le véritable nom du père !

Tout compte fait elle se pose la question suivante : quel est mon nom de famille, car c'est le père qui transmet le nom ?

Le nom de famille est important, car au-delà de sa fonction sociale, le nom est la première parole créatrice qui donne une reconnaissance à notre existence et qui attribue à un individu son identité sociale. C'est pourquoi il est toujours important de repérer dans l'analyse de l'arbre familial les ruptures dans la transmission du nom. Cette recherche permettra de mieux comprendre l'histoire intime de la famille.

Manque de « Re-Co-Naît-Sens »

Madame Martin a vécu avec ce manque de « re-co-naît-sens » - comme elle continue à le dire en insistant fortement -, qu'elle croyait, lié à l'absence de son père mort. Or il ressort de l'analyse de l'arbre que l'origine de cette non « re-co-naît-sens » remonte à son AAAGPP biologique.

Enfin de compte, elle réalise qu'elle était aliénée par un héritage transgénérationnel très ancien, où le père s'en va sans reconnaître son enfant.

De fil en aiguille, cette non « re-co-naît-sens » s'est perpétuée dans la famille au fil des générations et des abandons de poste des pères et plus particulièrement - chez les enfants mélangés : métissés ou bâtards !

Madame Martin comprend maintenant pourquoi elle a cherché pendant toutes ces années un sens à sa vie. Oui, sa vie n'avait pas de sens, par ce manque de « Re-Co-Naît-Sens » ! Et, durant ces 50 années de sa vie, elle a couru et cherché dans tous les sens, sa voie, au point de déclencher une hyperthyroïdie après sa séparation avec son compagnon, le père de sa fille.

Dans les messages symboliques du corps, madame Martin est convaincue que son hyperthyroïdie serait le signe d'une impossibilité à dire ou à faire ce que l'on voudrait. Est-ce qu'elle expliquerait sa souffrance intériorisée et non exprimée, des non-dits de ses ancêtres et de la mort de son père ? À trois ans et demi elle n'avait sûrement pas les mots pour exprimer sa détresse. Le comble, me dit-elle, c'est que cette glande ressemble à des poumons inversés. Représente-t-elle aussi les poumons meurtris de son père qui est mort de ce cancer ? Intuitivement, elle se pose cette question. Symboliserait-elle l'inversion des rôles entre l'homme et la femme ?

Pour chacune de ces questions, l'arbre généalogique peut être réinterrogé, il répond toujours. Il ne fournit pas forcément la solution, mais les éléments d'information qui s'en dégagent permettent d'aller un peu plus loin, dans la bonne direction.

Mandat transgénérationnel, individuation et intégration

transgénérationnelle

Aujourd'hui, avec ces prises de conscience, madame Martin s'autorise de plus en plus à s'exprimer et à s'habiller « comme une femme ». La vie s'offre à elle, il lui appartient maintenant de la vivre et de continuer à prendre à bras le corps son « mandat transgénérationnel » que les anciens chinois considéraient donné par le ciel à l'ultime descendant de la lignée, vivant aujourd'hui, ici et maintenant.

Ce mandat transgénérationnel est une dimension qui œuvre en nous, et nous pousse, toujours plus avant, à la découverte de qui nous sommes, c'est aussi la manière dont chacun peut trouver son point d'ancrage et d'action dans le monde, et s'y accomplir.

Je ne peux m'empêcher de relier cette idée de « mandat transgénérationnel » au processus de transformation intérieure dont parle le psychanalyste Jung et qu'il a appelé « processus d'individuation ». L'individuation est la prise de conscience que l'on est distinct et différent des autres, et l'idée qu'on est soi-même une personne entière, indivisible.

Selon Jung, ce processus de la réalisation du soi est une des tâches de la maturité. Il s'agit d'un processus de transformation intérieure, de prise en compte progressive des éléments contradictoires et conflictuels desquels nous sommes constitués.

Pour ma part, je fais l'hypothèse que ces éléments conflictuels et contradictoires que nous devons métaboliser - dans le meilleur des cas - au cours de notre processus d'individuation sont intimement liés aux divers traumatismes qui n'ont pu être intégrés par nos aïeux.

Cette réflexion m'amène à la question de la temporalité en analyse transgénérationnelle. Comment se fait-il que même après plusieurs générations, les héritiers des souffrances des aïeux demeurent toujours fixés dans le temps où ces souffrances se sont produites ?

L'impact des traumatismes, des non-dits, des deuils non faits, des tâches inachevées, etc., se situe donc dans un espace-temps non linéaire. Les lacunes d'intégration ne connaissent pas de limite temporelle, le temps n'agit pas véritablement sur ce qui est refoulé dans l'inconscient, perdure et se transmet de génération en génération.

L'action de ce qui n'aura pas été métabolisé et clôturé, se prolongera donc au fil des générations en entravant la croissance et

l'évolution naturelles de la descendance, qui restera figée dans le temps de l'ancêtre tant que cela n'aura pas été métabolisé, ici et maintenant.

Tant qu'il n'aura pas été assimilé, le passé traumatique de nos ancêtres continuera donc à se projeter inconsciemment et à parasiter notre image du monde, jusqu'à influencer plus ou moins gravement notre rapport au réel.

Le travail sur l'arbre permet de faire la part des mandats mal aboutis que nous avons repris à notre compte. Une fois intégrées, les souffrances des ancêtres ne seront plus à la charge des descendants, elles entreront dans le patrimoine individuel, familial et collectif à titre d'expérience, c'est-à-dire de connaissance agissante, de savoir-faire.

Ces nouvelles connaissances leur permettront de s'émanciper des souffrances, des symptômes et des dysfonctionnements compulsifs qui étaient jusqu'ici leur lot. C'est dans ce sens que l'on peut parler d'une libération.

Le travail sur l'arbre est donc un magnifique cadeau que nous pouvons faire à nos enfants, qui devront un jour reprendre à leur compte, leur propre mandat transgénérationnel.

Aujourd'hui, madame Martin a enfin trouvé sa place, sa fille ne tousse plus et elle a accepté sa couleur de peau. Elle a aussi trouvé le difficile mode d'emploi de son propre chemin personnel. Finalement, c'est pour ça qu'elle avait un jour poussé la porte de mon cabinet.

Bibliographie

- ABRAHAM Nicolas et TOROK Maria (1978), *L'écorce et le noyau*, Champs Flammarion, 1987, Paris.
- BARRAL Willy (2008), *Le Corps de l'enfant est le langage de l'histoire de ses parents*, Payot, Paris.
- BOSZORMENYI-NAGY Yvan, SPARK Geraldine (1973), *Invisible loyalties: Reciprocity in intergenerational family therapy*. Brunner Mazel, New York.
- DUMAS Didier (2001), *La Bible et ses fantômes*, Desclée de Brouwer, Paris.
- JANSSENS Thierry (2006), *La solution intérieure*, Fayard, Paris.
- JUNG Carl Gustav, KERENYI Charles (1953), *Introduction à l'essence de la mythologie. l'Enfant Divin - La Jeune Fille divine*, Payot, Paris.
- SCHÜTZENBERGER Anne Ancelin (1998), *Aïe, mes aïeux !*, Desclée de Brouwer, Paris.

Complément : tranche de vie

Présentation

Ce texte m'a été adressé en 2013. Il montre à quel point un travail d'intégration transgénérationnel peut ressembler à un fruit mûr qui ne demandait qu'à être cueilli. Il témoigne du fait que des personnes ayant déjà travaillé sur elles-mêmes trouvent avec la perspective transgénérationnelle un apport complémentaire, susceptible de faire la différence et redynamiser un travail que l'on aurait pu croire terminé. Il m'a semblé intéressant de le partager sous la forme d'un complément aux articles précédents. Thierry Gaillard.

Un héritage transgénérationnel mis à jour

Pendant dix ans j'ai fait des recherches en tous sens pour essayer de trouver une solution dans l'espoir de guérir ma petite fille Géraldine, (11 ans) atteinte d'autisme. J'allais toujours chercher des hypothétiques solutions à l'extérieur ; médecine spécialisée, médecine alternatives, psychiatrie, guérisseur, etc...

Je n'acceptais pas ma petite fille telle qu'elle était et celle-ci me le rendait bien en me rejetant systématiquement dès qu'elle me voyait. Au bout de dix ans, j'ai lâché prise ; j'ai cessé de chercher le remède miracle qui la sortirait de son handicap et me suis résignée à accepter la situation. Et c'est à ce moment-là, qu'elle est venue vers moi et s'est ouverte au dialogue et à la communication. Une évidence pour certain, qui nécessite néanmoins l'expérience de la situation avec la souffrance qu'elle induit. L'effet miroir que Géraldine m'a renvoyé m'a permis de me lancer sur une piste de recherche dirigée vers l'intérieur et non plus vers l'extérieur.

Le souvenir d'une réflexion attrapée au vol lors d'une discussion

quelques années auparavant, et que j'avais soigneusement enfoui dans un coin de mon cerveau, me revint à la conscience. Quelqu'un avait dit : « *il faut trois générations pour faire un autiste !* ». (C'était de Dolto mais je ne le savais pas à l'époque).

En me référant à cette phrase, que j'ai retrouvée dans un livre de Thierry Gaillard - rencontré par hasard dans un salon du livre -, et qui m'a fait l'effet d'une bombe, j'ai donc commencé par me regarder en me demandant ce qui m'appartenait dans cette histoire d'autisme et ce que j'avais bien pu transmettre de si terrible à ma petite fille (la fille de mon fils).

C'est quand on soulève un coin du voile que la vie nous amène à faire des découvertes inattendues. En étudiant le livre *L'intégration transgénérationnelle*^[30], j'ai pu mesurer l'importance des phénomènes transgénérationnels. L'auteur cite également un passage de Didier Dumas^[31] qui m'a particulièrement touchée : « ...les cas de psychose, souvent inexplicables, sont néanmoins susceptibles de dévoiler des manques d'intégration transmis de manière transgénérationnelle. »

« Les enfants psychotiques semblent avoir pour mission de réparer inlassablement le passé généalogique de leur famille. Ce sont d'incomparables explorateurs de l'inconscient transgénérationnel. Ces enfants expriment ou racontent des choses qui à priori personne ne comprend. Or, lorsqu'on les écoute sérieusement, on ne comprend pas, qu'en fait, ils explorent le passé familial qui a fait d'eux ce qu'ils sont. »

« C'est comme s'ils utilisaient le plus clair de leur temps à circuler dans l'inconscient de leur mère, à la recherche de ses amours perdus : les grands-mères, les grands-pères ou les grands-tantes dont elle, ou sa propre mère, n'a jamais pu porter le deuil. Les autistes dénoncent, par leur mutisme, des silences mensongers. Ils assument, sans que personne ne s'en rende compte dans la famille, tout ce que les autres ne peuvent ni penser ni dire. Par leur mutisme, ils protègent ainsi leurs parents de vérités trop douloureuses. La psychose est donc sous cet angle, un destin de descendant sacrificiel, une preuve, s'il y en a besoin d'une, que ce que j'appelle le « cannibalisme familial » existe bel et bien. Et sans l'analyse du généalogique, on ne comprend rien à cette dimension radicalement inconsciente de la dévoration mentale. »

En étudiant minutieusement l'ouvrage de Thierry Gaillard sur les

« aliénations transgénérationnelles », j'ai tenté l'exploration du passé familial qui m'est propre. Je savais très bien que mon grand-père maternel s'était suicidé, je connaissais parfaitement les faits puisque j'étais présente sur le lieu de sa pendaison quelques heures après son passage à l'acte. J'avais accouru avec mon bébé dans les bras, mon bébé qui venait de naître, (le futur père de Géraldine). La débâcle émotionnelle de ma grand-mère et de ma mère fut à son paroxysme, et je m'étais refermée sur moi-même en bloquant mes émotions pour me protéger de tant de douleur devant l'inacceptable constat. Je n'ai jamais pu pleurer. Les faits, je les connaissais bien. Pourtant, ce que je ne savais pas, c'était que mon bébé d'un mois que je tenais dans les bras allait éponger toutes ces charges émotionnelles et les « non-dits » qui allaient s'installer autour de cette mort tragique. Parce que dans ma famille, un suicide, ce n'est pas socialement correct !... Alors il faut le cacher, ou trouver des coupables à l'extérieur, en tout cas, surtout ne jamais plus en parler.

Si bien que ce bébé devenu grand, apprend à l'âge de 15 ans, par inadvertance et de ma bouche, le suicide de son arrière-grand-père, écrivain amateur, mort soi-disant de maladie pulmonaire à cause de la cigarette. J'avais tellement bien intégré qu'il ne fallait jamais plus parler de ce suicide que, inconsciemment, je n'ai jamais dit la vérité à mon fils. De ce mystère tenu secret, il en a pourtant fait une problématique angoissante comme si quelque chose d'inavouable ou de dramatique planait dans l'ombre du grand-père. Il a donc cherché à savoir, et pendant 20 ans, il a réclamé régulièrement à ma mère les écrits du grand-père. En vain... Car elle les cachait comme quelque chose d'inavouable, ce qui contribua à exacerber l'imagination de mon fils comme un fardeau lourd de conséquences. Ma mère tenait absolument à conserver ses souffrances émotionnelles pour elle, et elle sut s'en nourrir jusqu'à ce que la maladie d'Alzheimer lui mange le cerveau complètement. Sans jamais se douter qu'elle pouvait transmettre en héritage à sa descendance, les conséquences dramatiques d'un deuil non intégré.

J'ai vécu dans l'angoisse de perdre cet enfant (Pierre, le père de Géraldine) à cause des problèmes broncho-pulmonaire récurrents dont il a souffert. Plus tard, il a toujours eu des problèmes à la gorge. Je ne peux m'empêcher de faire le lien avec la pendaison et le mensonge propagé pour cacher le suicide.

Prenant conscience de tout ça : je fonce donc chez ma mère et je

lui démonte la maison tant que je n'ai pas eu trouvé ces fameux écrits. J'y ai découvert aussi, la lettre que mon grand-père avait laissée avant de se pendre, (pathétique). Je l'ai encadré et exposé sur le mur de mon bureau.

A partir de là, j'ai pu faire le deuil de mon grand-père maternel 38 ans après sa mort. Les conséquences de ce deuil enfin intégré ont libérées des choses étonnantes qui sont devenues exponentielles.

Après avoir pleuré pendant deux jours, je me suis sentie dégagée d'une lourdeur inqualifiable, j'ai eu aussi besoin de donner libre court aux idées bizarres qui m'arrivaient soudain. Je suis donc partie dans le village d'origine de ma mère et de ses parents et j'ai repris contact avec des cousines que je n'avais plus revues depuis 30 ans. Je leur ai parlé librement de ma petite fille, autiste asperger, avec fierté et admiration devant les dessins étonnants qu'elle faisait et je leurs ai montré des photos. Mais bientôt, les cousines osèrent s'étonner ouvertement de n'avoir jamais été informées par ma mère, de l'existence même de Géraldine.

C'est alors que j'ai pris conscience que ma mère était issue d'un village où, dans l'ancien temps, les enfants handicapés, on les cachait honteusement. Donc silence radio jusqu'à ce que je change de fréquence et que j'aie claironné l'existence de ma petite fille handicapée comme pour me réapproprier mon histoire et celle de ma descendance. Les choses étaient enfin à leur place en ce qui me concernait. Mais ce n'était pas fini et l'intégration du deuil de mon grand-père a fait des ricochets.

Quelques jours seulement après ma prise de conscience, mon second fils Brice (27 ans), né 10 ans après son frère et par conséquent 10 ans après le suicide de son arrière-grand-père, vient me voir, et contre toute attente, me parle pour la première fois de sa vie de ce suicide passé sous silence. Il me confia qu'il aurait aimé lire la lettre laissée avant la pendaison car il se pose beaucoup de questions. Ceci, alors qu'il n'était au courant de rien concernant ma démarche. Il fut alors très étonné quand je lui ai présenté la lettre encadrée que je venais tout juste de récupérer. Il s'était lui aussi imaginé, comme son frère, y trouver une révélation inavouable, honteuse et dramatique stigmatisant la famille. Il s'agissait seulement d'une émouvante lettre d'adieu pour raisons de souffrances physiques et morales.

Le traumatisme, sans aucun doute, fut transmis par les charges

émotionnelles des non-dits et des mensonges.

En travaillant à éclaircir ma lignée familiale, je venais de désamorcer quelque chose d'angoissant chez mes deux fils. Il restait Géraldine. Je téléphone donc à sa maman en lui faisant part de mes recherches et lui demande s'il n'y aurait pas eu par hasard, des deuils difficiles à faire du côté de sa lignée familiale à elle.

Elle me confie le décès, à trois ans, du frère aîné de son père, (lui-même n'étant pas encore né à cette époque). Cet enfant s'appelait Aimé. J'ai réagi tout de suite ; car le frère aîné de mon père à moi, s'appelait également Aimé, et il était mort à 20 ans. Comment peut-on arriver à faire le deuil d'un enfant ? Combien de charges émotionnelles non intégrées par nos grands-mères nous furent laissées en héritage ? Je fais donc part de mes impressions à Virginie, la maman de Géraldine, quand celle-ci me dit subitement que Géraldine est en train de dessiner. Car elle prépare l'illustration d'un conte qui lui a été commandé par un chanteur-compositeur ; il s'agit de l'histoire d'un petit garçon qui s'appelle justement Aimé, et qui doit arriver à se transformer en quelqu'un d'autre ?!...

En recherchant un squelette dans un placard je venais de découvrir un cimetière d'éléphants. (Les Grandes Guerres étaient passées par là ; 4^{ème} génération.) Mais Géraldine m'avait précédé dans le nettoyage de la crypte. Des synchronicités étonnantes semblent continuer à se mettre en place toutes seules pour révéler un sens à l'Histoire. Je continue mon exploration en souhaitant de tout cœur que Géraldine puisse bénéficier d'un retour édificateur. À suivre...

Six mois plus tard...

Durant les six mois qui ont suivi cet épisode, des prises de conscience n'ont cessé d'affluer en moi et le comportement erroné que j'avais envers mes enfants m'est apparu ; mon implication trop forte dans le handicap de Géraldine et du couple de ses parents n'était pas juste ; je faisais tampon dans les conflits, une façon inconsciente d'essayer de réparer ma propre enfance et la mésentente de mes parents. Une prise de distance m'est alors apparue nécessaire ; je ne pouvais gérer que ce qui m'incombait. Aujourd'hui je me sens dans une position beaucoup plus confortable comme si quelque chose avait fait sens, et était devenu acceptable.

Pascale, novembre 2013.

[1] Pour garantir la confidentialité, les noms et prénoms qui apparaissent dans cet ouvrage ont été changés, ainsi que parfois d'autres informations, sans altérer l'authenticité du propos. L'éditeur de cet ouvrage collectif n'est pas responsable des positions théoriques des co-auteurs, invités à s'exprimer librement, selon leurs propres perspectives.

[2] Du latin *alienare*, « rendre autre » ou « rendre étranger », dérivé de *alienus*, « autre », lui-même de *alius* (ailleurs, alias, alibi).

[3] André Gide (1946), *Thésée*, Gallimard, Paris, p. 13.

[4] Une thématique que je développe dans *Sophocle Thérapeute, la guérison d'Œdipe à Colone*, Génésis éditions (3^{ème} édition), Genève.

[5] La phénoménologie étant ce courant de la philosophie qui place au cœur de sa démarche la question de l'être, de la présence, à soi-même et au monde.

[6] Un modèle présenté dans mon livre : *À propos de la métamorphose d'Œdipe en héros de Colone, un modèle universel de thérapie transgénérationnelle*, 2020, Génésis éditions, Genève.

[7] Sellam Salomon (2002), *Les maladies pulmonaires*, Bérangel, Saint André de Sangonis.

[8] Sellam Salomon (2009), *Le syndrome du Gisant*, Bérangel, Saint André de Sagonis.

[9] Jung, C.G., *Ma vie, souvenirs, rêves et pensées*, Gallimard, Paris, p. 372 et 373.

[10] Un géosociogramme est un arbre généalogique indiquant des événements et des liens qui caractérisent la représentation que l'on se fait de sa famille. Pour Anne Ancelin Schützenberger, « Ce qui est important, c'est la façon dont l'auteur de cet [arbre "fantasmatique"](#) perçoit les personnages et les liens qui les unissent et qui le lient à ses ascendants et collatéraux et à leurs rôles. Ce sont même parfois les blancs, les trous de mémoire de la famille qui en disent long et ce qui a été "rayé" de la mémoire familiale. » (Extrait de : [Aïe mes aïeux !](#) de Anne Ancelin Schützenberger)

[11] *À propos de la métamorphose d'Œdipe en héros de Colone, un modèle universel de thérapie transgénérationnelle*, 2020, Génésis éditions, Genève.

[12] Les historiens parlent effectivement d'un mariage forcé entre l'Estonie et l'Union Soviétique, à la suite de pseudo accords militaro-politiques.

[13] Article de Gérard Decherf et Élisabeth Darchis (2000), « La fonction paternelle-Télémaque », *Rivage* N°19, Groupe Haut Normand, Rouen.

[14] Élisabeth Darchis (2006), « Crises et réaménagements en périnatalité » *Les crises familiales*, Decherf et Darchis, In Press, Paris.

[15] André Carel (1997), « L'après coup en périnatalité », *Le générationnel*, Dunod, Paris.

[16] Nicolas Abraham et Maria Torok (1978), *L'écorce et le noyau*, Champs Flammarion, Paris.

[17] Serge Tisseron, 2006, « Le drame d'Outreau », *Amour, Haine et Tyrannie familiale*, Decherf, Blanchard et Darchis, In Press, Paris

[18] Alberto Eiguer (2001), *La famille de l'adolescent, le retour des ancêtres*, In Press, Paris

[19] Un concept de Evelyn Granjon (2006), « L'enveloppe généalogique familiale », *Les crises familiales*, Decherf et Darchis, In Press, Paris.

[20] Evelyn Granjon (2006), « L'enveloppe généalogique familiale », *Les crises familiales*, Decherf et Darchis, In Press, Paris.

[21] Je remercie mon amie Catherine Langue pour sa relecture minutieuse de mon texte et ses conseils avisés.

[22] Willy Barral (2008), *Le Corps de l'enfant est le langage de l'histoire de ses parents*, Payot, Paris.

[23] Thierry Janssens (2006), *La solution intérieure. Vers une nouvelle médecine du corps et de l'esprit*, Fayard, Paris.

[24] www.geneasens.com

[25] Dans cet article, seule la branche paternelle de Madame Martin est présentée.

[26] Un géosociogramme est une sorte d'arbre généalogique complété des événements de vie importants (avec leurs dates et leurs liens) et du contexte affectif (liens sociométriques marqués par des flèches ou des traits de couleurs).

[27] Le mot « perlaboration » désigne l'élaboration de l'histoire du symptôme en psychanalyse ; en analyse transgénérationnelle, il

s'agit aussi d'une intégration transgénérationnelle.

[28] Dans la mythologie grecque, Thémis, fille d'Ouranos (le Ciel) et de Gaïa (la Terre), est une des Titanides. Déesse de la Justice, de la Loi et de l'Équité, Thémis assiste Zeus dans l'Olympe. Elle est souvent représentée dans l'art ancien tenant les plateaux d'une balance avec laquelle elle pèse les arguments des parties adverses.

[29] En psychogénéalogie, le fantôme désigne un élément psychique resté secret dans la psyché et qui se transmet dans les générations successives sous forme de différents symptômes, de maux, de maladies ou d'accidents, etc.

[30] Thierry Gaillard (2020), *Intégrer ses héritages transgénérationnels*, Génésis éditions, Genève.

[31] Didier Dumas (2000), *Et l'enfant créa le père*, Hachette littérature, Paris.

About The Author

Thierry Gaillard



Thierry Gaillard est psychanalyste et psychothérapeute FSP, spécialisé en intégration transgénérationnelle et psychogéné-tique.

Diplômé de l'Université de Genève et en psychologie développementale à New York (M.A.), il se forme en psychanalyse, en philosophie, et explore de multiples approches thérapeutiques. Il exerce en cabinet privé depuis 1998, comme psychothérapeute et psychanalyste.

Dans ses livres il associe les savoirs ancestraux aux connais-sance contemporaines. Dans une série de quatre livres (voir la bibliographie), il propose une nouvelle interprétation transgénérationnelle du mythe d'Œdipe.

Son site Internet : www.t-gaillard.com